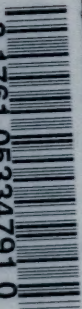
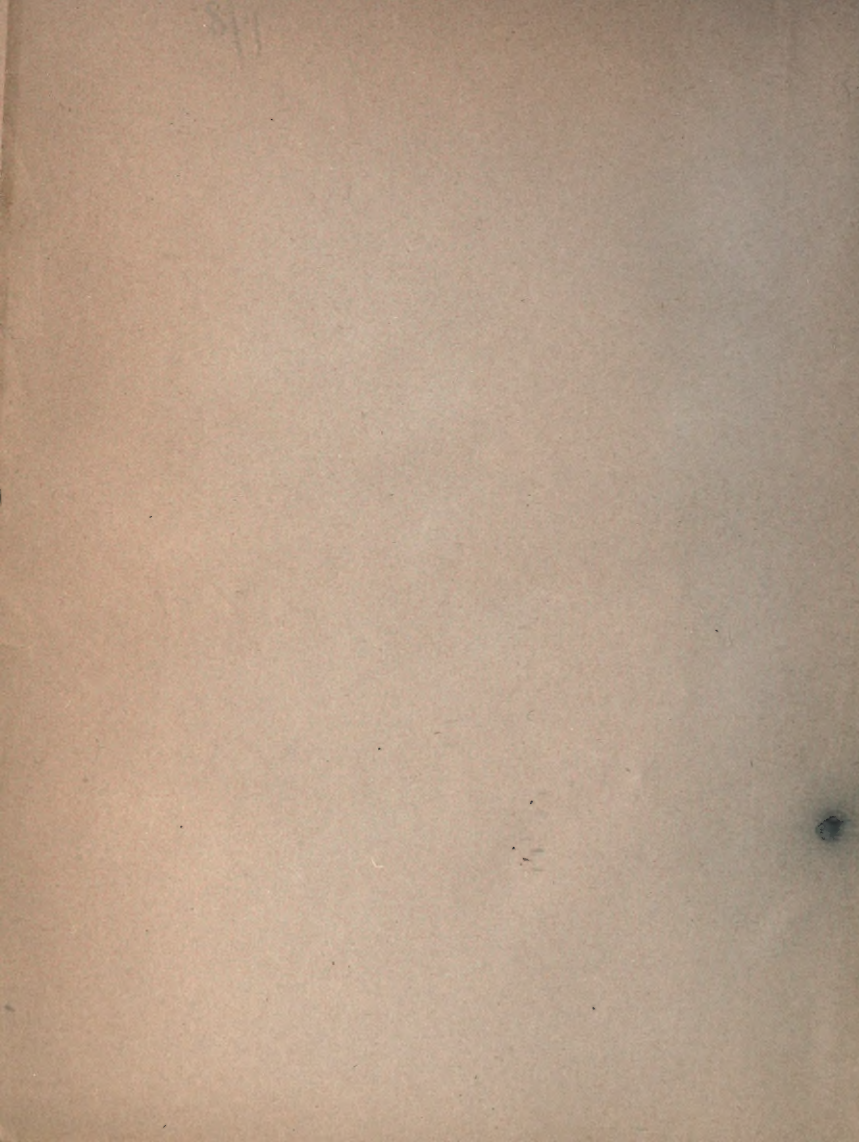


3 1761 05334791 0









11/8

LA
DÉFENSE DE TARTUFE.



MAX JACOB

LA

DÉFENSE DE TARTUFE

EXTASES, REMORDS, VISIONS, PRIÈRES
POÈMES ET MÉDITATIONS
D'UN JUIF CONVERTI




159920
/4/3/21

PARIS

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE

10, RUE DE L'ODÉON, 10

1919



IL A ÉTÉ TIRÉ

*Huit cent trente exemplaires numérotés,
savoir :*

- 25 exemplaires sur vélin de Rives, contenant une eau-forte de Picasso (marqués de 1 à 25) ;
- 25 exemplaires sur vélin de Rives, contenant des dessins de Max Jacob (marqués de 26 à 50) ;
- 30 exemplaires sur vélin de Rives (marqués de 51 à 80) ;
- 750 exemplaires sur bulle (marqués de 81 à 830).

EXEMPLAIRE NUMÉRO

776

PQ
2619
A17D38

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Copyright by Société littéraire de France.

1919

A

JUAN GRIS

DÉDICACE

Les étapes de ce livre, marquées par des œuvres poétiques, peut-être, conduisent l'auteur au catholicisme, du libertinage, dont le mysticisme ne l'avait pas guéri, à la première Révélation.

Je le dédie à saint Cyprien, mon patron ;

A mon Ange Gardien ;

*A saint Joseph, à saint Antoine de Padoue auxquels je
dois des grâces temporelles ;*

A saint Jude, avocat des causes désespérées,

Et je le mets solennellement sous leur auguste protection.

LA
DÉFENSE DE TARTUFE

PREMIÈRE PARTIE

ANTITHÈSE

Le poète cache sous l'expression de la joie le désespoir de n'en avoir pas trouvé la réalité.

Les querelles, l'accroissement de l'orgueil insatiable, toutes les ivresses ne font pas taire l'idée secrète et obsédante du suicide.

Adolescent, aux dalles des églises catholiques il confiait ses aspirations douloureuses; sa pudeur et sa lassitude ne le feront même plus au papier.



PRINTEMPS ET CINÉMATOGRAPHE MÊLÉS

Les immeubles sont neufs ; les verres d'eau sont clairs.
J'endure pour guérir un régime sévère.
Allons au Bois si ça m'amuse ;
J'y rencontre parfois la Muse !
Les bourgeons, c'est amer comme un lit d'hôpital
Et l'on voit la pelouse au travers d'un cristal.

Un arbre appelé paulownia
Pousse les fleurs avant les feuilles
Tout comme amandiers et pêchers,
Mais il arrive bon premier.
Sous son ombrelle en fleurs lilas
Maints oiseaux, merles et bouvreuils,
Au soleil blanc donnent le la
Et les coudriers sans lilas
Seront l'appui des chèvrefeuilles.
Ce soir, je vais au Cinéma :

Au théâtre pensé de François de Curel
Préférons le Ciné à couleurs naturelles.

Au son d'une musique absurde,
Nous verrons défiler les Kurdes,
Le fils du banquier Capulet
Amoureux fou de Juliette,
Et, si le livret est trop bête,
Les décors ne seront pas laids.
Sherlock sera propriétaire
Des secrets d'un noble déchu;
Un innocent forçat reviendra millionnaire,
Et le voleur du parachute
Du célèbre inventeur son père
Démolira les réverbères
Sans émouvoir le commissaire.

Soleil! tu fais sauter les dalles du cimetière,
Le blanc de ma baignoire et le blanc des rideaux;
Tu viens tacher aussi ma gentille volière
Et mécaniquement fais chanter les oiseaux!
Je me souviens. Je me souviens
Du printemps sur l'Océan Indien.
Je me souviens aussi, Panama, de ton isthme;
Mais n'attendez pas que je fasse de l'exotisme!

De cafés en cafés, les autos en location
Reçoivent des pourboires comme une bonne occasion.
Aux fenêtres, le soir, les gens ont l'air de spectres
Parce qu'on ne tourne plus les boutons électriques.
Et, dans le Luxembourg qu'un blanc choral allume,
Un marchand de corsets joue du cor à la lune.
Sous les épais rideaux de l'avenue du Bois,
Un membre du Jockey apprend l'art du hautbois.
Les pieds de ses valets soulignent les cadences.

« Je n'aime pas ces vers !

« Prends un ton plus sévère !

« La Muse à te servir serait plutôt docile

« Si, beau soleil d'argent sur l'Océan d'acier,

« Tu frêtais un steamer pour aller vers les îles.

— Tu voudrais, m'accordant sur un plus noble ton,

« Que je quitte Paris pour le pays breton.

« A quoi bon ? Le pommier ne fleurira qu'en mai

« Et les gens du pays ne fleurissent jamais.

« Oui, je sais que jadis, marin convalescent,

« Avec un doigt au creux d'un livre,

« J'ai vu dans un verger brillant comme le givre

« S'évader de l'école sur le gazon naissant

« Les petits paysans bleus que le soleil délivre.

« Mais les rues de Paris m'ont enseigné l'humour,

« Un enchanteur puissant transforme les faubourgs
« C'est près de lui que je veux vivre. »

Printemps ! Printemps ! l'azur est le miroir des toits ;
L'homme est suivi d'un ange et répond à ses voix :
Sur le boulevard Saint-Martin, dans le halo d'un réverbère,
J'ai vu l'ange de mon beau-frère.

Monsieur le directeur des Nouvelles Galeries,
Sortant avec le chef de rayons des soieries,
Voit le sien dans un arbre et lui sourit.

Le printemps dans le Bois débrouille un écheveau :
Le résultat complet des courses de chevaux.
Ma bonne ose avouer qu'on la photographie
En grand décolleté pour l'élu de son cœur.
Quoi donc ! noble lecteur, tu dis : « Ces gens ! Ah ! fi !
— N'ai-je pas le portrait de ta femme en zingueur ? »
D'un tremble au gris naissant, suspendu à ses branches,
Un audacieux enfant détachait l'orobanche,
Hymen secret d'insectes sur le gazon rasé,
Un pneumatique blanc passe sans les écraser.
Lascif, sur les fortifs, l'assassin fait relâche ;
Ceux des duels se baisent et ne se croient pas lâches
Madame Bovary s'ouvre à tous ses désirs,
Et le pâle Harpagon est mou comme la cire.

L'on mange des gâteaux et l'on boit moins d'alcool
Et l'on voudrait avoir du rose à son faux-col.

Les souverains d'Angleterre
Se rendant au Rialto,
Plus tard, se félicitèrent
D'avoir vu, entre deux trains,
Le printemps à Aix-les-Bains.
Je préfère au Rialto
Mon logement rue Rataud.
Je régale d'un air de danse,
Sur la flûte ou bien l'alto,
Je le dis sans outre-cuidance,
Mes voisins des hôpitaux,

Et les colliers de jais que font les hirondelles.

1867

Peu de femmes pour tant d'étoffes en point d'orgue.
Il y a le grand monde et les petites gens.
Pour être du premier, on se sert de la morgue,
Il faut des favoris, des manchettes, des gants.

Quand il marche, on croirait qu'elle danse : de qui ?
De l'attelage noir de madame Saqui.
On est très Véronèse et miroir de Venise ;
On est plutôt Louis quinze et bonnet de police.
Madame Siraudin, en toilette améthyste,
Avec du corail rose et du jais sur les seins,
Fait des efforts pour imiter l'impératrice
Dans la caisse acajou d'un fameux magasin.
Paris est borné par la Chaussée-d'Antin,
Le Val-de-Grâce au Sud et la rue Saint-Martin.
On mettrait dix-sept jours pour aller en Bretagne.
Montmartre et Saint-Mandé, c'est déjà la campagne,
Des ruelles partout, pas une grande-rue.
Ton trottoir, boulevard, est en terre battue.
Là, sous un peuplier, en gibus nuit et jour,
Nadar, Aurélien Scholl, Nerval, Arsène Houssaye,
A conserver le centre du monde s'essaient
Qu'on croit chez Tortoni et dans un calembour,
Tandis qu'au Café Riche un baron de la banque
Jette aux passants des sous qui disent « les Fêtards ».
Pour le steeple à Longchamps, d'ignobles saltimbanques
De la Concorde au Bois font taire leur pétard
Quand passe l'empereur avec le petit prince
En uniforme. C'est des gens très catholiques
Qu'on photographie le dimanche à Saint-Cloud.

L'on reproduira le groupe pour la province
Qui le fixe à son mur avec de petits clous,
Auprès d'une chromo à tendances bachiques.
L'ouvrier, c'est Coupeau, héros de l'Assommoir :
Il était ignorant ou bien républicain ;
Les jours de Carnaval, il gênait le trottoir
Et buvait de l'absinthe : c'est moins cher que le vin.
Le café, c'est un luxe. Et le gaz des boutiques,
La nuit, éclaire mieux que la corde à lanternes.
Les gens de quarante-huit reçoivent la Lanterne
De Bruxelles dans un buste de l'empereur.
Lui, malade, grelotte en manteau d'artilleur,
— C'est de son passé la mystérieuse relique —
Les hommes de ce temps ont tous un gros manteau
Qui leur sert en voyage, en voiture, en bateau,
Qui sert de robe de chambre, de couverture
Pour l'enfant, avec des poches dans la doublure.
Le postillon s'arrête ! — Auberge du chemin —
Une fille et un bol dans l'une et l'autre main,
Le comte Florestan a un amour au cœur,
Secret, qu'il ne confie qu'à la nonne sa sœur.
Or, le nom de la belle ayant été moqué,
Le comte jette un feutre au hasard des laquais.
« Monsieur le chevalier, vous m'en rendrez raison.
— De grâce, messieurs, vous êtes dans ma maison. »

Toute la nuit le comte écrit un testament,
Entre quatre bougies dans des flambeaux d'argent,
Ouvre un coffret, contemple un morceau de ruban,
Un éventail, des vers, une paire de gants,
Courbe du bout des doigts le fin bout d'une lame.
Soudainement parut, se figeant sur le seuil,
Le superbe Roland, le vénérable aïeul :
« Je sais tout, Florestan, c'est l'honneur de ta dame ! »
Roland était un bon vivant à la mine revêche
Ayant le culte des cadres noirs et des fleurs sèches.
Le comte Florestan pleura sur sa poitrine
Et, pendant le combat, sortit d'une berline
La dame (cachemire de l'Inde et Chantilly
Qu'elle avait tortillé sur elle au saut du lit).
Le comte Florestan fut soigné à Venise
Où l'on partit presto, sans bagage, en caprice,
Et sans qu'un chef-d'œuvre eût l'honneur qu'on le regard
Pendant que l'empereur aligne ses Cent-Gardes,
Que la lunette austère d'Émile Ollivier
Fixe spirituellement le vénérable Thiers,
Eugénie Montijo demande à son dentiste
S'il se pourrait, en cas d'émeute, qu'il l'assiste.

1889

Loïe Fuller, c'est épatant,
Sur le bi, sur le bout, sur le bi du bout du banc,
Mais ce Rodin est un salaud,
C'est zéro !
Otéro !
Ah ! voilà un numéro !

Chez Brébant, devant un pernod,
Un bourgeois, peu gogo,
Mais se sentant excité,
Lève son verre à la santé
De la fée Electricité.

A l'Hippodrome, en bon papa,
A l'Alma,
Il mena
Pierre et Jean, ses deux enfants,
Voir Néron et les Éléphants :
« Prodigeux, c' qu'on fait maintenant !

Avez-vous vu ces sports nouveaux,
Ce phono,
Ces autos,
Ces électro-magnéto !
Au sixième on fait monter l'eau.
Vraiment ! on dirait du veau. »
Il est monté en ascenseur
Avec sa bru, sa sœur
En costume de chasseur,
Jusqu'au sommet de la Jungfrau.
C'est très beau.
Quel tableau !
Mais il n'y faisait pas chaud.

Les banquiers faisaient des faillites frauduleuses
Et l'on disait qu'ils n'avaient pas eu la main heureuse.
L'on mettait les assassins dans les asiles.
L'on traitait les poètes d'imbéciles.
Gauguin fuyait le muffle dans les îles.
L'on disait que Paris est la Ville Lumière.
L'on achetait des complets à la Belle Jardinière.
« Si tu vas à Paris, disait la belle-mère,
Tu m'achèteras une tournure et des jarretières ! »
Les gens du Chat Noir ont vraiment de l'esprit ;
Blaguer les English, c'est le dernier cri,

Plebins en gommeux fait courir Paris.
On a bâti un music hall qui coûte huit millions.
On y fait du magnétisme, c'est une attraction !
Une danseuse javanaise, on trouve ça exquis.
M. de Vogüe préfère les romans en ski.
Charcot soigne par le moral les lésions du rein.
Pozzi enlève un ovaire et on ne sent rien.
Un dentiste américain, en une demi-heure,
Vous pose un dentier en or ; élève de Pasteur.
« Mon gendre sera chimiste ou bien ingénieur.
Le petit... que voulez-vous... il s'est fait acteur :
C'est un métier où l'on gagne gros à c't'heure » !
Paris, depuis l'exposition, est plein d'étrangers :
Ça fait aller le commerce et « Vive Boulanger ! »
Dimanche, on porte en triomphe au pari mutuel
Un colonial, très gêné, le sergent Bruel.
Il a pénétré, dit-on, jusqu'à Tombouctou :
C'est quelque part en Afrique, on ne sait pas où.
L'Éden Théâtre, en vedette, annonce au programme
Un géant qui pèse deux cent vingt-trois kilogrammes.
On croit les voyous malins et les mecs étiques.
On trouve que les pierreuses, c'est très poétique.
Depuis qu'il n'y a plus de comte de Chambord
(Cotillons, garden parties), on s'amuse à mort,
Et pourtant on gémit ! ah oui ! la France est blette !

Les anarchistes ont des lunettes.
La bohème opulente qui de l'argent règle la danse,
Pleure, après les liqueurs, sur notre décadence.
Tous les matins, le paysan antiquaire, Édouard Drumont,
Dans le journal annonce la révolution.

Mais!

Y a la construction en fer
Qui sauvera l'univers.

1900

La bicyclette est le véhicule du pauvre.
Madame chez Bernheim vendra ses tableaux « fauves ».

Suppression des fêtes de nocés :

Plus de curé, plus de carrosses,

Voire plus de maire!

Madame Un Tel est fille-mère;

Il faut que tout passe à la lime

De la raison.

Même en bombe, on ne veut que de l'illégitime;
Peu de meubles dans la maison
Très artistique et du confort.

On est très fort.

Papa, maman et les enfants
Ne sont que compagnons de luttes ;
De l'indépendance il résulte
Inimitiés, sinon dispute.
Nous, costumés en couleuvres,
Nous irons au Théâtre de l'Œuvre.

Oscar Wilde et Laforgue étaient-ils des dandies ?
A la Schola Cantorum, maître Vincent d'Indy
Enseigne aussi l'anglais pour qu'on lise Shakespeare
— Comme si l'on avait le temps de lire ! —
Un truster, amoureux de la dactylographe,
Prenait incognito des leçons d'orthographe
Et de sociologie,
Afin, à l'heure du thé,
De pouvoir converser avec ses invités.
Nous habitions entre des murs de céramique
Et « l'Affaire » était toute notre politique.
Ah ! des boissons glacées sur des Transatlantiques !
Nos dames sont docteurs et tout est hygiénique.
Un employé, qui a la face longue et blanche,
Se ruine aux courses le dimanche,
Et, dans les plus lointains et tristes boulevards,
On discute sur Beethoven et sur Mozart.
Bien qu'on soit socialex chez tous les millionnaires

On n'a jamais été si terrible en affaires.
L'intelligence humaine était devenue telle
Que l'animal humain se révolta contre elle
Et l'histoire le dit : Dreyfus, pauvre diable,
Prit sur lui le péché dans son île du Diable.
Luttez, ange et démon ! la lutte dure encor
Et se chiffre aujourd'hui par des millions de morts.

Plus de billard !
Des cafés Biard.

ÉCRIT POUR LE S. A. F.

(SOCIÉTÉ DES AMIS DE « FANTOMAS »)

Dans le village,
Que de virages !
Sur son sillage

Notre héros jette la peste aux gens du crû :

Mille punaises qu'on cueille au vol

Sur les deux rives.

Mais Juve arrive ;

— Qui l'aurait cru ?

Tout est sauvé ! ça sent le phénol.

Ma mère fut attachée sur un siège Louis XIII

Devant un revolver qui devait la tuer à 5 heures 13.

Picpockets dans les trains ! drames dans le métro !

Cadavres maquillés au creux des hôpitaux.

« Du féérique tremplin de ma férocité,

« Moi, Fantomas, je saute à mon septième étage

- « Pour montrer mon adresse
« Ou montrer mon courage,
« Pour mettre du lyrisme aux Nouvelles Diverses ?
« Non, non ! c'est pour montrer à ceux que j'intéresse
« Qu'un homme chic a toujours sur lui des cartes d'adr
/!« J'suis entouré ! j'suis entouré ! j'suis en Touraine
« Ne vous dérangez pas, messieurs ! c'est pas la peine !
« Mon auto tombe à la rivière,
« Elle flotte à cause des pneus,
« Voilà l'hydravion découvert :
« Juve et Fandor en seront bleus !
« Crime à tous les états ! crime à tous les étages !
« Qu'importe l'or ? On l'a par tas !
« Il n'est crime que crime d'Etat.
« Ce qu'il faut, c'est qu'un tsar enrage,
« Que Wilhemine soit en cage
« Et tous nos ministres aussi
« Et les Rothschild à ma merci ! »

Or, le quinquina Dubonnet
S'étant trouvé empoisonné,
Tous les gens de l'apéritif,
De l'Opéra jusqu'aux fortifs,
Se contordaient sur les trottoirs
Et cet imbécile de Havard

Dit à Juve : « Fais ton devoir ! »

Juve dit : « J'arrive trop tard ! »

Ce jour-là, Dubonnet rêvait dans un égout ;

— On ne discute pas des couleurs et des goûts —

Juve l'y rencontra déguisé en ouvreuse.

Ces deux personnalités bien parisiennes se mesurèrent
[d'un coup d'œil],

Mais Juve était toujours correct :

« Ah ! si j'avais sur moi quelque mandat d'arrêt,

Comme cet innocent paierait pour les coupables ! »

Une heure après, le policier était à table.

Pour éveiller nos joies un beau crime est bien fort :

En voici treize à la douzaine commis devant des cof-
[fres-forts]

Et tout ça, c'est la faute au métropolitain,

Asiles d'aliénés ! trappes ! placards, poignards !

Fusils de précision ! glace avec ou sans tain !

Taxi qui vous conduit à la gare Saint-Lazare.

Partie philosophique et morale.

En cagoule, Napoléon serait bien mieux,

Avec deux globes incandescents à la place des yeux !

Voici donc le surhomme à l'œuvre !

Surhomme à l'eau ! surhomme l'eau !
Surhomme à l'œuvre
Son maillot, c'est une couleuvre.
Du Nietzsche écrit pour les boniches ;
Ah ! quelle bonne niche à Nietzsche !

Nous eûmes Fantomas dompteur et chef d'orchestre,
Astronome, stoppeur, ou essayant de l'être,
Ténor, oculiste, toréador ou gazomètre
Passant des examens ! Toujours il est le maître.
Valez-vous Rodomont, Ubu, Robert Macaire,
Apache en chaussons blancs rossant le commissaire ?
Napoléon ne serait-il pas mieux
En cagoule avec deux globes incandescents aux yeux ?
Quant à moi : je sentais le besoin d'un héros
Plus grand que Bel-Ami et que Monte-Christo,
Autre que des Esseintes ou le Maître de Forges,
Comme un bourgeois, mon temps veut sa face en
[sublime.]

Or voici le portrait que Fantomas nous forge :
« La science avec le vol, l'impunissable crime. »
Je ne parle pas pour vous qui avez de l'instruction.
Pour qui le présent n'a pas de fortifications,
Dames et beaux messieurs qui, avec vos projets,
Vivez dans l'Avenir ou bien dans le Passé ;
Ni pour vous, bonnes gens dans les petites villes,

Qui allez au bureau et vous tenez tranquilles ;
Je parle pour tous ceux qui sont « au jour le jour »,
Sans autre grand souci que de manger et boire.
Lisent plus le journal quotidien que l'histoire,
Forcés, pour l'exploiter, de connaître le temps :
Pour eux, pour moi, pour vous, Fantomas est vivant.
Tu es un meilleur professeur d'énergie que Paul Adam.
Le fils de ma concierge, qui a quinze ans,
A volé le revolver de son père
Pour aller, comme toi, conquérir mer et terre.
Tu nous as promené ta « marque »
Comme des représailles contre les monarques ;
Mais aussi, tu as proposé un idéal aux brigands :
Or un idéal, c'est une barrière.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Purgez-vous, chastes gens, c'est l'heure du concours
Le jour qui luit sera le maître de vos jours...
Jolis animaux blonds, vifs, prudents et rêveurs,
Entre cour et jardin analysez vos cœurs.
Othello barbouilla ses souliers de cirage :
Songez qu'à l'Opéra il s'en met au visage.
C'est ici qu'on verra Mentor dans une stalle
Proposer de changer Télémaque en étoile,
Les sirènes enfants qui sonnent le tocsin
Sur la corde à violon et sur le clavecin,
Et le plus grand seigneur de la seigneurerie,
Chéri des femmes, pleurer d'être ailleurs incompris.
« Puis, croyez-vous qu'il soit commode
« De s'habiller gratis à la dernière mode ?
« Mon père appelle les pianos des commodes.
« Ma mère met de l'ail dans le bœuf à la mode

« Et la petite sœur que je vois dans la salle
« Rit d'avoir mon portrait sur des cartes postales.
« Je ne vais en métro que dans les premières classes
« Et je cherche en parlant les notes les plus basses.
« Vous êtes un tenor, mon cher petit Lucien,
« M'a dit un ex-croupier du casino d'Enghien.
« Mais depuis, j'ai compris : ces gens-là sont des veaux ;
« J'obtiens un premier prix dans Marivaux.
« Je récite du Baudelaire chez les bourgeois.
« Spectre de Frederick, es-tu content de moi ? »
Non ! Mais quels sont ces cris ? Quelles sont ces clameurs ?
C'est Lucrèce en râlant qui montre ses douleurs,
C'est Phèdre tout entière à sa proie attachée :
Ah ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
L'Aigle de l'Empereur arrache encore des tripes
Aux flancs de Prométhée, aux yeux sanglants d'Œdipe.
Ruy Blas perce Néron d'un coup de baïonnette.
Bien fait ! monstre naissant ! ergoteur malhonnête.
Hernani présentait le bras à Carmosine,
Macbeth, le chef d'Hamlet à la tirelire,
Et Bajazet offrait le miroir à Rosine.
Au Mont de piété, les bijoux de Zaïre !
Byron adolescent se jetait dans la Seine,
C'est comme des légumes qu'on vendrait sur la scène.
On jouera du piano dans un décor de hêtres.

Les élèves viendront de tous ces futurs maîtres
Aux loges des balcons choisir leurs futurs maîtres

O Fée qui protégez le certificat d'études !
Chopin qui pour hautbois composa cette étude !
Faites que ces Icares, dont le doigt un peu rude,
Affronte le soleil de la publicité,
Jeunes, par le dompteur ne soient pas dévorés.

.
Le soir tombe. Une vieille pleure près d'un malade. Pailla
Est engagé au Cinéma-Palace.

« Mère ! Séchez vos pleurs et voyez mes lauriers ! »
Paillasse parle encore de ce tragique soir,
Aujourd'hui que sa femme embellit les trottoirs.

LES BŒUFS

Les bœufs au pas léger, leurs maisons sur la tête,
Ont le cou décharné sensible à la baguette
Et, si les oripeaux de leur riche plastron
Furent par Dieu pendus jusques à leur talon,
Est-ce pour apaiser tes orages, ô sillon,
Ou bien en le fendant féconder le limon ?
Séculaire animal ! quand l'auto impuissante,
Lasse de soupirer sur la route brûlante,
Mâchonne encore sa rage et meurt en trépidant,
C'est toi dont le travail a nourri les Atlantes,
Les Hébreux du Déluge, l'Astèque et le Birman
Qui ramènes le Roi du Fer à ses parents.
Quand le vibrant avion lutte contre un nuage,
Il jette en se cabrant son léger équipage
Au creux du ciel profond et qui reste aussi pur.
Lui, gronde, tourne et tombe et broute le feuillage,

En insecte géant qui n'aura plus l'azur.
Or, dans l'ennui doré de l'auguste couchant
Dont vous chantez la mort, poteaux télégraphiques,
Et toi, beau laboureur, de ton lugubre chant
Qui voudrait ressembler au vent sur les blés mûrs,
Le bœuf tranquille et conscient de son devoir
Jette à l'écho son beuglement de désespoir.
Les ossements de fer craquent sur la charrette
Et le bœuf les conduit sans détourner la tête.

L'AUBERGE A L'ESCARMOUCHE

L'auberge « A l'escarmouche » où les amants s'ébattent
Chaque dimanche ! on a taillé les murs de plâtre :
Virginie aime Octave et Désiré, Ursule.
Sylvie appelle Adolphe, Augustine, Fernand.
Un soldat bachelier du surnom d'Ergastule
A flétri la caserne où dorment ses vingt ans,
Un couteau citadin a figuré la mer
Sous le grand carré bleu du meilleur des Amers,
La mer et ses poissons aux yeux géométriques.
Et, sous le chocolat qui blanchit avec l'âge,
Les ailes des oiseaux formés d'un seul grillage
S'envolent vers le coin qui laisse voir la brique.

LE CAPITAINE DU PORT AU CRÉPUSCULE

La retraite sonna dans toutes les casernes ;
Le chef mit sa rotonde
Devant une glace ronde ;
Le chef alluma sa lanterne
Pour aller faire sa ronde
Sur le chemin de ronde,
Avec ses amis les autres chefs du monde.
Le cri de la sirène est douloureux le soir,
Voici les invités de son oncle
Réunis loin du port pour pêcher les pétoncles.
Ah ! les agrès de voile en forme d'ostensoir !
Rouge est le dolman de ce chef,
Rouge la lumière de la lampe,
Rouge le cuivre du couvre-chef,
Rouge la crinière vivante,
Rouge le chiffre du dolman,

Rouge le reflet du couchant.
Sa barbe est rouge, un rouge ardent.
Rouge est le tapis de Tadmoré,
Et le fruit qu'il mange en rêvant
Est de la couleur de l'aurore.

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉVÉLATION

LA RÉVÉLATION

Je suis revenu de la Bibliothèque Nationale ; j'ai déposé ma serviette ; j'ai cherché mes pantoufles et quand j'ai relevé la tête, il y avait quelqu'un sur le mur ! il y avait quelqu'un ! il y avait quelqu'un sur la tapisserie rouge. Ma chair est tombée par terre ! j'ai été déshabillé par la foudre ! Oh ! impérissable seconde ! oh ! vérité ! vérité ! larmes de la vérité ! joie de la vérité ! inoubliable vérité. Le Corps Céleste est sur le mur de la pauvre chambre ! Pourquoi, Seigneur ? Oh ! pardonnez-moi ! Il est dans un paysage, un paysage que j'ai dessiné jadis, mais Lui ! quelle beauté ! élégance et douceur ! Ses épaules, sa démarche ! Il a une robe de soie jaune et des parements bleus. Il se retourne et je vois

cette face paisible et rayonnante. Six moines alors emportent dans la chambre un cadavre. Une femme, qui a des serpents autour des bras et des cheveux, est près de moi.

L'ANGE

Tu as vu Dieu, innocent ! tu ne comprends pas ton
[bonheur].

MOI

Pleurer ! pleurer ! je suis une pauvre bête humaine.

L'ANGE

Le démon est parti ! il reviendra.

MOI

Le démon ! oui !

L'ANGE

Intelligence.

MOI

Tu ne sais pas le bien que tu me fais.

L'ANGE

Nous t'aimons, paysan. Consulte-toi !

MOI

Ravissement ! Seigneur ! Je comprends, ah ! je comprends.

VISITATION

Ma chambre est au fond d'une cour et derrière des boutiques, le n° 7 de la rue Ravignan ! tu resteras la chapelle de mon souvenir éternel. J'ai pensé, étendu sur le sommier que quatre briques supportent ; et le propriétaire a percé le toit de zinc pour augmenter la lumière. Qui trappe si matin ? — Ouvrez ! ouvrez la porte ! ne vous habillez pas ! — Seigneur ! — La croix est lourde : je veux la déposer. — Comment entrera-t-elle ? la porte est bien étroite -- Elle entrera par la fenêtre — Mon Seigneur ! chauffez-vous ! il fait si froid. — Regarde la croix ! — Oh ! Seigneur ! toute ma vie.

ENTREVUE

Un rayon d'or s'enroule et forme une couronne.
Il y a du monde autour de mon lit, mais personne
ne le verra que moi. Le cheval domine la mer,
étouffée froissée. Sur la mer, une femme s'élève
auréolée et un poète au piano demande à Dieu de
l'inspirer. Des incendies s'allument au loin. Que
suis-je, qu'un esclave à genoux, un esclave dont je ne
reconnais pas le regard ?

SIGNIFICATIONS

Le moine peureux — c'est moi — prie devant le vitrail de saint Eustache ! il pâlit beaucoup et parle seul dans les rues en faisant des gestes. Le Christ plie le genou — le genou c'est la terre, le repentir et la prière — et fait comprendre au moine son Corps Incompris. La nuit violette du vitrail fait bien comprendre le Corps grossier de la statue et le remplace par une fine ciselure. La poitrine comprend mieux que la tête : c'est le sens de la plaie du cœur ! chaque doigt parle ! Vaut-il mieux comprendre que prier, ou prier que comprendre ?

EXHORTATION

Le Breton — c'est moi — ! il est assis au milieu des drapeaux du monde. La lune porte une étoile dans son creux. Le Breton étudie au milieu des drapeaux du monde et un ange est descendu vers lui. « Arrêtez votre lecture si Dieu veut encore vous visiter. » Oh Dieu ! vous savez mes souffrances ! Qu'avez-vous écrit près de votre bras, ange au bras de femme ? trois lettres hébraïques que je ne sais pas lire. Quand j'aurai le Saint-Esprit, me donnera-t-il le don des langues ?

L'ange est furieux de me voir si bête.

TROISIEME PARTIE

LA DÉCADENCE OU MYSTIQUE ET PÉCHEUR

L'obscurité du péché a couvert les clartés d'un état mystique. Le poète a cherché en vain dans l'effet des stupéfians les pures émotions qu'il devait à Dieu. Un prêtre lui a refusé le baptême ; il ne le recevra que cinq ans après au couvent de S... et par l'entremise d'un brave homme. Jusque-là, ballotté entre le monde qui l'a repris et Dieu qui ne le secourt pas encore, il vivra entre le remords et la débauche. Même baptisé, le libertin demeurera tel fort longtemps.

Jardinier, arrosez les fleurs du repentir
Avec la rosée des larmes.
Je veux un jour aller les recueillir
Pour les mettre en sinople à mes armes.

A UN PRÊTRE QUI ME REFUSE
LE BAPTÊME

(1909)

Je suis vêtu de blanc dans un fauteuil de chêne
Le jour qui fut jadis celui de mes étrennes,
Voyant, comme sœur Anne qui ne voit rien venir,
Et le triste passé et le triste avenir :
Science et pensée, j'ai tout délaissé pour le rêve ;
L'étude est un abîme et la pensée, un jeu
Qui nous fait pessimiste et nous rend malheureux.
Je n'ai jamais été qu'un indiscret élève
Qui n'a rien retenu du profit des bouquins ;
Et le rêve et l'étude m'en ont montré la fin !
Mes écrits sont déçus ; aussi, mes espérances.
Mon cœur, déjà fané par l'étroite expérience,
Ne sait plus s'entr'ouvrir aux hasards de l'amour.
Le caprice n'est pas un maître pour toujours.

Or, comme j'étais seul avec le sacrifice
Que j'ai fait de la vie en lui rendant ses dons,
Il est sorti du mur nu comme un mur d'hospice
Un jeune homme vêtu de noir, jusqu'au menton,
Ganté et qui tenait un livre dans la main;
Il était habillé d'un pourpoint de satin,
Près de la porte ouverte de la salle à manger
Par où j'apercevais une obscure fenêtre.
Une femme vint, dans un costume orangé
Et qui faisait des plis vert clair, ou bleus peut-être :
Cette femme pleurait et ses cheveux flottaient.
Le jeune homme était grave et je réfléchissais
A certain conte fait sur l'enfance d'Hercule,
Et dont la gravité frivole s'intitule
« Hercule entre les voluptés et la vertu »
Et je dis aux Esprits qui m'étaient apparus :
« Il n'est de volupté ni de vertu sur terre.
« Dieu lui-même souvent punit le monastère,
« Récompense à la fois, dans ses profonds desseins,
« Et l'ermite qui prie et l'athée libertin.

— Non ! va, ne jette pas aux prêtres l'anathème
« Parce qu'ils te refusent leurs bénédictions ;
« Je t'aime et je saurai bien donner le baptême,
« A celui qui me plaît quand il reedit mon nom. »

Le manteau de l'opprobre a sa douceur aussi ;
Il s'en faudrait de peu qu'on vous dise : merci ?
Ceux qui plaisent à Dieu ne sauraient pas vous plaire
Toujours ! messieurs ! adieu ! je ne puis que me taire
A ce nouvel affront que je devais subir.
Ma bouche en vous parlant y gagne le sourire.

ISSUE

La jeune fille — c'est mon âme — a été introduite par les quatre démons ailés, dans ma chambre, les bras liés. On va lui scier les poignets ! Elle s'évanouit. Mais Notre-Seigneur dit : « Venez par ici car il y a parmi les Saints beaucoup d'enfants qui vous ressemblent. » Par ici, c'est la neige ! la neige ! la neige, car le Paradis, c'est la neige.

DIEU NOUS A ABANDONNÉS

Pécher, pécher, se repêcher.

(MAX JACOB).

L'orgie est au Sud ! L'orgie est à Montparnasse ! dans un atelier est l'orgie de Montparnasse. « Qui est là ? ouvrez ! » C'est le prêtre ! C'est la croix ! C'est la bannière et c'est la procession. Ils ont traversé l'atelier ils se sont rangés au fond. « Qui est là ? — Ouvrez ! C'est le bon Dieu ! » Tout le monde est plein d'effroi ! Entrez, mon Seigneur. Or ce n'était que le commissaire de police, un vilain moustachu avec sa ceinture.

PAS ENCORE

Immortel génie, Dieu qui êtes partout,
Je sais que je ne suis qu'un mendiant nasillard.
Un gourmand luxurieux, un grand pécheur, un fou,
Et pourtant ma misère est telle devant l'art,
Devant la vie, que je ne vois d'autre ressource
Que de vous écrire cette lettre.
Suis-je né de Mercure, de Mars, de la Grande Ourse,
De quelque étoile du grand Etre ?
Je ne sais, mais je souffre du corps et de la bourse :
Des nerfs, des femmes, des sots à la mode.
La nature m'ennuie avec sa verdure, la ville avec ses codes.
L'étranger, mon pays, Paris, la banlieue,
Tout me gêne, m'écrase, me navre.
Je voudrais être loin d'ici à cent lieues.
Transportez-moi à Nice, à Charenton, au Havre,
Mais où que je sois, prenez pitié de mes douleurs.

Je m'ennuie à mourir, le travail m'agace,
Et tenez ! ce matin j'ai cassé une glace :
Il paraît que ça porte malheur !
Je vous demande peu : donnez-moi quelque rente,
Et qu'on me laisse seul avec mon grand ennui.
Le diable répond : « C'est moi qui te tourmente ! »
Eh bien, et toi, mon Dieu, donne-moi ton appui.

QUAND J'AURAI DROIT AU CONFESSIONNAL

Mon père. — Appelez-moi mon général. — Mon général... — Je suis quelque chose de moins que général.

— Mon lieutenant-colonel. — Je ne suis plus lieutenant-colonel... qu'est-ce que vous lisiez-là ?

— Un manuel de graphologie. Moi, je me suis fait un raccourci du monde pour n'avoir plus à voyager. Mais un jour j'ai donné un coup de pied là-dedans et je n'ai pas voyagé tout de même.

— L'essentiel, c'est d'être un soldat propre ; je ne veux pas dire que vous mettiez de la poudre de riz ; mais soyez comme votre défunte mère : une mère, ça n'a jamais été sale, quand c'est mort.

— Oui, mon lieutenant-colonel.

— Tu peux dire mon général, va, mon fils.

Lundi, premier jour de mon travail de conversion.

— J'ai une barre entre l'estomac et le ventre, en tous temps, qui m'empêche de comprendre. J'ai confiance que les pratiques de la religion chrétienne l'enlèveront. Je veux vivre avec des hommes qui m'enseignent la beauté morale et la décence de la vie. Je suis trop faible pour enlever les vices qui doivent me mettre en enfer ; j'ai confiance qu'on me donnera le moyen de gagner la vie éternelle. Je crois en Dieu parce que j'ai vu un Dieu et que, puisque j'en ai vu un, il n'y a pas de raison pour que les autres n'existent pas. Je n'ai pas insisté près du Père F... parce que je ne voulais pas l'effrayer sur ma vision, mais elle est la raison de ma conversion et presque la seule. Quand je dis les autres Dieux, j'entends Jésus et la Vierge et les Saints, parce que je crois le Père répandu dans tout l'univers ainsi que le Saint-Esprit et je parle d'une existence presque humaine et biographique. L'étude des dogmes modifiera mes croyances et sa longueur ne me rebute point.

Ma visite chez le Père S... était autorisée par l'abbé V... qui ne me connaît pas. Le Père croyait que V... me connaissait, j'ai commis la faute de le laisser dans cette erreur pour qu'il me reçoive, puis je l'ai

détrompé pour paraître honnête. Ici est mon caractère, car il faut que j'aie ce que je veux et je veux aussi l'estime de ceux qui m'approchent, même en ne la méritant pas. Le serviteur qui m'a ouvert est un boiteux malingre, peut-être Alsacien, un vrai domestique de couvent. L'aspect de la maison est celui d'un hôtel particulier ; on vous reçoit dans un parloir qui forme pavillon, de sorte qu'on est dans la maison sans y être. Ce parloir est décoré du portrait des frères Ratisbonne, dont l'un ressemble à mon grand-père, et d'une peinture exécutée avec amour et mystère par une sœur, en 1842, représentant la Vierge. Le Père est doux ; c'est un bel homme, de petite figure ramassée ; il a tous ses cheveux et les rides de l'ironie, ses yeux paraissent grands et verts sous un front osseux, mais, à la lumière, ils sont petits et perçants. C'est moi qui ai parlé : j'ai dit ma vie, en pleurant sur mes fautes. Il a cru que j'avais plus de repentir que de foi ; il se trompe. Ce doit être un homme d'une volonté terrible. Il m'a parlé des peintres et des littérateurs croyants (il a connu Huysmans et Coppée) et des apparitions de Ratisbonne. Il paraît que je n'ai qu'une sensibilité encline à croire, mais que ma raison n'adhère pas. Et moi qui croyais croire par raison !

Mardi 2. — Il y a des moments que je m'enverrais bien au diable : promettre à Jésus de lui ressembler en étant *obéissant*. Obéir, moi ! quand j'ai passé ma vie à désobéir à tous et à tout : je ne puis obéir qu'à mon goût sinon qu'à mes goûts. Me laissera-t-on faire l'art que je veux ?

Croit-on que Jésus ait été bien obéissant ? Il obéissait à son père en chassant les marchands du temple à coups de fouet, mais il n'obéissait qu'à lui-même puisqu'il est un avec son père.

Être religieux me semble naturel, mais entrer dans l'Église me semble surnaturel. Alors quoi ? Me remettre à interpréter l'Évangile et à fréquenter les anormaux, quelle présomption ! et l'enfer ! l'enfer ! Au fond, je crois que c'est plus la crainte que l'amour qui me pousse. Mon Dieu ! faites-moi mieux croire.

Pour moi, le mystère de la Sainte-Trinité est facile à comprendre : puisque l'homme même est composé d'une âme, d'un corps et d'une intelligence, il est aisé de concevoir un être qui pourrait dédoubler ces trois parties ; peut-être ce mot Trinité n'est-il que la désignation de cette triple faculté, ou même son type dans le monde des idées.

Oserai-je demander au Père F... en quel mois il

est né, pour faire son horoscope ; j'imagine la scène... On verra. Quand l'œil gauche me démange, je crois que j'ai tort ; tout à l'heure, j'ai eu une crise de larmes au Sacré-Cœur et pourtant, l'œil gauche me démangeait ; comment dire cela au Père ? J'ai bien pleuré ! est-ce que je sais si j'ai raison ou tort de me convertir ? « Laisse-toi instruire, dit une voix, tu verras après : nous veillons sur toi. » Mais cette voix est-elle celle du démon ou de l'ange ? Si mon ange veillait sur moi, est-ce qu'il me laisserait tant souffrir ? Il est vrai qu'il faut que je me purifie ! N'est-ce pas assez que ma pauvre vie ? Voilà que je pleure encore ! Cette fois-ci, c'est sur moi, ça ne compte pas. Mes rêves sont bons, les astres mauvais, que croire ? Si on lisait ceci, on n'y verrait que des enfantillages imbéciles, car il y a des enfantillages intelligents : ce ne sont pas les miens. Au fond, j'ai peur que ces Pères ne m'estiment pas à ma valeur et puis, j'ai peur aussi qu'ils m'estiment trop ; mais ici se trouve la paresse, car je ne voudrais pas qu'ils me donnent des travaux trop difficiles et qu'ils perdent leur estime en m'en voyant mal m'acquitter. Mon Dieu ! mon cœur est bien troublé, secourez-moi ! délivrez-moi de la bêtise et du mal. Je tâcherai d'abord d'être meilleur.

Vendredi 4. — Hier soir j'ai dîné chez W... j'ai été très brillant, j'ai fait une conférence sur les conséquences de la guerre pour l'art. Pureté, augmentation du sérieux par le contact des éléments de la vie, mélodie en musique, tragédie, beau style, renaissance religieuse et peut-être schisme. Après quoi j'ai chanté de vieilles chansons.

« Vous avez un répertoire de vieilles chansons, me dit une dame.

— Une nuit, en wagon, nous avons chanté ces vieilles chansons, dit le mari méprisant.

— En wagon, passe encore ! dit la dame pincée.

— Eh bien, monsieur, une autre fois, il faudra apporter le wagon, dit l'hôtesse. »

Samedi 5. — Chez W... nous avons eu une grande cantatrice et deux cents personnes pour l'entendre ; défilé des grands mariages. J'avais l'honneur d'être près d'elle à table : elle a la figure rose d'une vierge mais une bouche moustachue hideuse. Elle a ce genre simple si à la mode aujourd'hui, elle a horreur des compliments, trouve tout très bien, mais, quand quelqu'un a parlé de diamants, elle a dit qu'elle cassait les bijoux pour les vendre. Elle chante comme tous les maîtres dessinent, c'est-à-

dire très bien, trop bien pour mon goût. Après le départ des deux cents personnes, on est resté ensemble dix ou douze. J'ai encore été très bien ; c'est-à-dire que je me suis fait centre, comme dit le Père F.... Animé d'un démon, j'ai chanté, dansé, parlé, raillé et fini par une parole dure et méchante. Voilà l'apprenti chrétien !!!

Dans un endroit que je ne nommerai pas, le maître de la maison a deux chapeaux hauts de forme qui ne lui vont pas, une pelisse fourrée qui n'est pas faite pour lui. Dans cette maison pleine d'artistes, une dame s'est plainte qu'on lui avait pris cinq francs dans sa sacoche ; elle a été mise à la porte scandaleusement. Or, dans cette maison, j'ai perdu successivement deux paquets de tabac tout neufs. La maîtresse du logis me rencontre hier dans un café, me parle les yeux dans les yeux, et, pendant que je lui répons, avec une audace et une habileté qui dénotent une grande habitude, prend mon paquet sur la table, l'enveloppe et le met dans un sac, puis elle sort de son sac de quoi faire une cigarette, sans que la conversation ait cessé. Le soir même, elle offrait à l'un de ses amis un excellent cigare, oublié, dit-elle, sur sa table et provenant, pour moi, d'un vol. Je me suis vengé

(le fallait-il, mon Dieu ?) d'abord en lui présentant un de mes amis cambrioleur professionnel ; ensuite en lui disant :

« Madame, quand mes amis désirent ce que je possède, j'aime qu'ils me le demandent, et j'aime le leur donner, mais il est moins humiliant, n'est-ce pas, de prendre que de demander. C'est plus noble ! »
Voilà l'apprenti chrétien.

Mardi 8. — Jour de l'Immaculée Conception. Au lieu de prier, j'ai passé la journée dans les plus effroyables débauches avec trois femmes, dont l'une est à crises de nerfs et à expansions brutales. J'aime mieux M^{me} H... bien que j'aie reçu chez elle une belle leçon d'humilité : elle m'avait invité à dîner dans son atelier et nous avions un tête à tête charmant, pendant lequel je déployais mes meilleures pensées, anecdotes et sentiments. Son silence me faisait croire favorablement ; je me disais : elle sait que j'aime à causer et elle aime sans doute à m'entendre. Après le dîner, arrive une dame anglaise qui lui parle dans sa langue. Je devine qu'elle l'interroge et elle lui répond le seul mot d'anglais que je connaisse : « Sleepy ! »

« J'ai sommeil ! »

On dirait vraiment que le ciel se sert même de mon ridicule amour-propre pour que je renonce au monde, il semble que je doive vivre vraiment de cette vie de passager sur la terre dont parle Ratisbonne. Mais quelle folie d'en vouloir à quelqu'un de ne pas vous aimer ou vous admirer ; et cette folie est à la base des relations sociales. Je continue mon éducation chrétienne dans le tohu-bohu de Montparnasse. Faut-il rire ou pleurer ?

Jeudi, après minuit. — Journée de visites : le Père F... me parle des vertus chrétiennes et je l'écoute les larmes aux yeux ; le soir je retombe dans les grandes horreurs parce que je ne sais pas vivre sans certains de mes amis et qu'ils ne savent pas vivre sans horreurs. Et c'est à ce point, que l'horreur est devenue le but de la vie de ceux auxquels je pense ici et qu'ils ne songent pas plus à autre chose que je ne faisais moi-même naguère. J'entrevois seulement aujourd'hui qu'on peut vivre autrement. J'arrive chez eux avec les résolutions les plus chrétiennes ; je n'y demeure pas longtemps tel. Il me paraît simple de ne plus les voir quand je suis loin et difficile ou impossible autrement. Chez les ... ce n'est pas la chair et la boisson qui vont leur train,

c'est la langue... me dit que, si je crois à la mission des Juifs, je ne dois pas m'y soustraire, parce que j'ai représenté que, si les Juifs avaient adopté Jésus, la terre n'aurait pu le faire, que si les Juifs avaient été les Juifs chrétiens, le monde n'aurait pas été sauvé et que le peuple juif avait des destinées moins conservatrices. Cette idée a fait dire au père Paul F... que j'étais très intelligent et j'étais flatté. Bon chrétien ! Ah ! mon Dieu que votre règne m'arrive ! A propos de ce Règne, le mage Lagnel me dit que les civilisations fabriquent un Esprit qui a le Règne sur les civilisations suivantes et que c'est la signification de la phrase du *Pater*. Quand je pense que l'apparition de 1909 était dans un paysage dessiné jadis par moi, je peux concevoir que nos idées se concrétisent quelque part ; pourquoi ne finiraient-elles pas par créer un Esprit ? Ceci est très important et pas plus absurde que ce qu'on lit dans Origène. Il faudra éviter la fréquentation des Mages et la lecture d'Origène. « Ah ! que nous sommes loin de notre patrie ! » dit en grec un poète de l'Anthologie.

Mes amis prennent ma conversion pour une farce un peu plus corsée que les autres. Mon parrain dit qu'il m'appellera « Fiacre », V... trouve un argu-

ment « ad hominem » L' « hominem », c'est lui dans la circonstance. Il m'écrit qu'il a trop souffert pour croire en Dieu, qu'il y a cru dans sa jeunesse, etc... De sorte que V... ayant un mauvais estomac, c'est moi qui ne dois pas manger de salade, « sauf le respect ». Oh ! quel langage ! Tout de même, je subis quelquefois des assauts sérieux : ce qui les tient tous, c'est la question « prêtres », dont je me moque pas mal, moi, qui ne rechercherai, quand j'en serai digne, que la contemplation. Tous vos amis juifs vous quitteront, me dit-on. Bien ! j'éprouverai donc mes vrais amis et je serai privé du plaisir d'être volé chez X... et par K... et par B... La souffrance a dégoûté M. V... de Dieu, c'est la souffrance qui m'amène à lui. Je ne ressens que de l'amitié pour les Juifs et je ne leur dois que de la haine, car, tout au fond de moi, il y a un tempérament de vrai chrétien. J'ai souffert des Juifs qui ne cajolent que celui qui flatte leur orgueil de race, mais, puisque je ne les satisfais pas, qu'ils me laissent au moins aller où il me plaît. C'est une race qui se défend toujours, ce qui est la plus mauvaise façon de se défendre. Elle est insolemment orgueilleuse de ses victoires et se croit toujours victorieuse parce qu'elle crie qu'elle l'est. Elle s'imagine supérieure parce qu'elle ignore

le reste du monde et la modestie des gens chez qui elle vit. Elle pense et croit que la pensée unie au bon sens, c'est tout, alors qu'une pensée ne vaut qu'avec la collaboration du cœur et de la tête. Cette collaboration n'existe jamais chez les plus compatissants et les plus intellectuels des Juifs. Les Juifs sont des parias, des parias bruyants, assourdissants, célèbres, mais des parias, parce qu'ils sont privés du plaisir d'être chrétien ; ce plaisir, aucun chrétien ne s'en vante et les Juifs l'ignorent. S'ils connaissaient ce plaisir, ils voudraient l'acquérir. Qu'ils me chassent ! Qu'ils me chassent encore ! N'y a-t-il pas longtemps que je suis parti ? Le Dieu des chrétiens m'appelait quand j'étais enfant, il m'appelait quand j'étais adolescent, il m'a appelé à haute voix en septembre 1909. Me voici ! me voici, Seigneur, et pour la vie. Ai-je pu vivre chez les hommes orgueilleux, positifs et philosophes ? Ai-je pu vivre chez les aristocrates, moi qui n'aime que le peuple ? Ai-je pu vivre chez les millionnaires de toute espèce, moi qui n'aime que les pauvres ? Ai-je pu vivre chez les hommes sans goût et bien portants, moi qui n'aime que les précieux et les malades ? Est-il vrai que je n'aime que les précieux et les malades ? C'est faux ! archifaux ! Je ne suis

ni précieux ni malade et mes amis sont aussi simples que moi.

15 décembre. — Il y a du nouveau ! J'ai cru percevoir ces paroles :

« Comment osez-vous vous présenter devant votre ange gardien tout souillé et fumeux de votre ivresse d'hier, car vous ne vous privez pas pour me plaire. Vous ne vous privez que pour vous plaire à vous-même. Lavez-vous de vos saletés, de votre vanité. Vous n'êtes qu'un petit vaniteux ; voilà ce que je dois vous apprendre. Vous irez faire le prophète et le charlatan pour faire remarquer vos petits talents de société, au lieu d'attendre la volonté de Dieu et l'effet de votre mérite naturel. Dieu regrettera le bien qu'il vous a fait et dont vous ne savez pas profiter. Vous vous êtes sali pendant cinq années par la luxure, l'orgueil, la médisance, au lieu de conserver la grâce : vous l'avez perdue : la retrouverez-vous dans le baptême auquel vous vous préparez si peu ?

Je réponds :

« Je n'ose m'adresser à Dieu dans l'état où je suis ! je n'ai pas été plus mal dans les temps les plus brumeux de ma vie libertine. Je vais m'occuper de

changer d'état moral, afin d'avoir le droit de parler à Dieu. Je fais ici le serment de ne rien lui demander avant d'avoir extirpé au moins le plus important de mes péchés habituels. Je lui demande pardon de mon indiscretion, — je n'offre même ma repentance provisoire qu'à mon ange gardien. S'il veut la faire connaître aux Saints, c'est son affaire, moi, je n'ose même plus ! »

J'ai appris ce matin au couvent de S... que c'est Quatre-Temps ; mais, étant très pauvre hier, je n'avais ni déjeuné, ni dîné, de sorte que j'ai mangé du veau avec des haricots et, ce soir, du pâté de lapin. Demain je ne ferai qu'un repas et aussi maigre que possible.

Cassian raconte que saint Athanase mit une dévote chez une veuve acariâtre pour l'accoutumer à la patience : ainsi je veux apprendre à supporter mes amis sans colère. Je dois aussi acquérir d'abord et avant tout la prudence.

16 décembre. — Si les juifs ont dû être cruels envers le Christ pour que la religion devînt universelle, leur mission est terminée et ils doivent se convertir.

18 ou 19 décembre. — Je ne sais et c'est si important ! mon Dieu ! je suis à vos pieds. Mais pourquoi à moi ! à moi et pas à d'autres ! ce n'est pas possible et c'est vrai ! Au cinématographe, tout à l'heure ! j'en suis sûr, c'était lui en robe blanche, les cheveux longs et noirs ondulés un peu serrés à la nuque ; je crois qu'il avait un enfant pauvre près de lui. C'est pour m'expliquer ce que je comprends. Oui, mon Dieu !... je n'y pensais pas, mais maintenant je saurai ! je sais que vous voyez tout : l'Écriture ne ment pas ! Oh ! mon Dieu ! que je vous aime ! que je t'aime, mon cher Dieu ! mon Dieu joli ! que tu es bon pour moi ! Il faut tout dire. Ce matin j'ai dû emprunter trois sous à ma concierge, le petit garçon m'a embrassé ! j'ai été très frappé de ça. Je me suis dit : « Ça me portera bonheur pour la journée ! » J'ai pris le métro, je suis allé au Champ-de-Mars chez M^{me} D... qui m'a reçu froidement parce que je n'avais pas répondu à son invitation. Après diner, j'ai fait l'horoscope de tout le monde : la société était ce qu'elle est partout, très libre, trop libre ; on est resté tout l'après-diner. Le fils m'a amené à la clinique de son père, somptueux immeuble que j'ai visité : je me suis combattu longtemps pour savoir si je mangerais ce soir de Quatre-Temps : j'ai mangé

dans la rue des pommes frites et deux petits poissons et je ne sais pourquoi je suis allé au cinéma. J'ai oublié de dire ici que le fils D... m'a donné un poignard dont le manche représente un cadavre foulant au pied un serpent. J'ai pensé de suite que c'était un avertissement du ciel, mais je ne savais pas de quoi. Et voilà qu'au cinéma... mais je ne comprends rien à tout cela, je suis trop bête !... J'ai beaucoup pleuré, même dans les entr'actes, on me regardait : j'ai fumé ; je me suis intéressé à la pièce et je suis parti pour écouter mes voix qui me parlaient et pour pleurer dans la rue. Oh ! mon Dieu ! je pardonne à tout, à tous ! je suis trop heureux, je n'ai pas mérité un pareil honneur. J'ai oublié de dire que le fils de ma concierge était fâché avec sa mère et que je l'avais sermonné à sept heures et demie, lui ordonnant d'aller embrasser sa mère. Tout cela n'est pas bien vertueux ; mais je crois que c'est cet acte qui m'a valu encore l'honneur de voir mon divin Bienfaiteur, ce Dieu qui ne m'abandonne pas malgré mes vices, mes crimes et mes péchés.

Les voix m'ont dit : « Na ! » ce qui veut dire « secret » en hébreu et « étranglez » ! ou « n'étranglez pas » ! je ne sais... faut-il que je parle de cette apparition ou que je n'en parle pas ?

Il faut dire aussi que souvent, en m'éveillant, j'ai entendu l'Esprit qui disait :

« Il y a deux couronnes pour D... et pour toi ! »
Je n'ai pas compris, mais maintenant je sais...

Et le Père Paul... qui me disait :

« Dieu ne peut pas faire savoir aux hommes ce qu'il leur réserve, parce qu'ils sont vaniteux ; ils se croiraient saints ! »

Moi, me croire digne de Dieu ! Oh ! mon Maître ! vous savez bien que je me sens indigne, paresseux et lâche. Je m'efforce de pardonner aux autres ce qu'ils me font souffrir et les humiliations qu'ils m'infligent, car je sais que c'est mériter Dieu que de pardonner. Mais je ne veux plus vivre que pour lui. Que sa volonté soit faite. Allons prier et dormir ! J'avais aussi reçu une lettre de mon beau-frère, me remerciant pour un service qu'on lui a rendu par mon intermédiaire.

Le 18. — Une chose importante que je n'ai pu noter hier : c'est que, voyant cette robe blanche et cette chevelure, je ne savais d'abord pas ce que c'était, et c'est parce que je me suis senti si ému que je me suis rendu compte. Ceci est d'ailleurs ma manière de sentir habituelle, je pleure d'abord et je ne sens

qu'après... et, puisque j'ai vu l'enfant pauvre dans sa robe, alors, j'étais bien sûr. Je pense qu'ils ont, les esprits, beaucoup de peine à se matérialiser ; il leur faut ou ma tenture rouge ou la lumière du cinéma.

Je n'ai pas noté dans ma journée d'hier la rencontre de l'imprimeur B... qui s'est improvisé journaliste et que j'ai rencontré dans le métro avec un de ses amis : il lui disait :

« Depuis qu'on m'a fait une réputation d'homme d'esprit, il faut que je raconte des histoires, vous devriez bien m'en dire, si vous en savez ! »

Or, B... m'a montré une lithographie de Forain représentant une pauvre femme suivant un groupe d'hommes dits « notables », et la pauvre a dans ses jupes un enfant.

« Remarquez la beauté du geste de l'enfant ! »

Or, cet enfant avait justement la pose de l'enfant près de l'Esprit que j'ai vu dans le film. Il n'est pas douteux que ce fût encore un avertissement, que je ne comprenais pas à cause de ma bêtise. Mais, encore une fois, tous ces avertissements prouvent bien l'authenticité de la vision et que je ne suis pas dupe de moi-même ; car ces explications ne me viennent pas avant, mais après.

On me prendra encore pour un malade.

LE CHRIST AU CINÉMATOGAPHE

« Tu manges les noyaux des fruits, enfant, prends garde
Qu'en ton petit ventre ils soient la graine d'un arbre »,
Me disait-on chez moi lorsque j'étais gamin.
C'était m'encourager dans un mauvais chemin :
Des branches au nombril, c'est des fruits sous la main.
Avoir un arbre à moi, sans qu'on pût me le prendre
Et dont le fruit repousse aussitôt qu'on le mange !

J'ai mon arbre aujourd'hui : cet arbre c'est la Croix ;
Ce qu'il donne à ma gourmandise, c'est la Foi.
Dryade du Gibet, parais quand je t'appelle ;
Viens rafraîchir ma vie si laide et cruelle.
Dryade du Gibet, descends comme hier au soir
Dans la stalle du Ciné, lorsque tu vins t'asseoir
Près de moi. Ta main ! mets ta main sur la mienne
Et ta chaleur humaine et ta divine haleine !

Ah ! comme j'étais las d'avoir tant réfléchi.
Permetts que mon corps sur le tien s'infléchisse.
Et toi ! tu daignais, mes yeux cachés par ton épaule,
Parler du drame et m'expliquer les rôles.
C'était aux places à quatre-vingt-quinze centimes ;
Tu parlais charité devant les sombres crimes
Que le Parisien veut tous les soirs en dessert.
Aujourd'hui, je suis seul ! Seigneur, mes doigts avides
Cherchant à mes côtés, ne palpent que le vide.
Oh ! que sans toi, mon Dieu, le monde est donc désert !
Les yeux de mon esprit dessinent bien ton corps, —
Mais c'est de l'imagination, c'est de l'effort !
— Quand j'irai trimbaler mon spleen à Montparnasse,
Veux-tu dans les cafés que je fasse une place
A ce corps que tu donnes si généreusement
Au plus humble, au plus inutile de tes servants ?
Ce spectacle stupide ! il est béni pour moi,
Puisque tu as daigné, pour augmenter ma foi,
T'asseoir à mes côtés au milieu de ton peuple.
Un fauteuil t'a porté ! que sacré soit ce meuble !

On me traite de fou ! oui ! j'entends le lecteur,
Ou bien de sacrilège et l'on fait le docteur :
Fous vous-même, si la vérité vous fait rire.
Le Seigneur est partout et dans des endroits pires :

Sentir en soi son Dieu, l'écouter, lui parler,
Qu'on soit dans un théâtre, dans la rue, au café,
Ce miracle commun n'a rien qui scandalise ;
On parle à Dieu partout en dehors de l'église.
Ma folie est ailleurs puisque fou l'on me croit.
Sachez que je L'ai vu ! que je L'ai vu deux fois :
C'était rue Ravignan, chez moi, le sept octobre ;
— Non ! je n'étais pas gris, je suis un homme sobre —
Le sept octobre de l'année dix-neuf cent neuf ;
Je te prends à témoin, Seigneur, qui mis à neuf
Mon âme de pécheur empli de turpitudes ;
Tu sais de quels péchés j'avais pris l'habitude,
Dans quel gâchis je vivais, tu sais dans quel enfer,
Quelles résolutions ta visite a fait naître
Dans le chrétien que, grâce à toi et aux bons prêtres,
Me voici devenu, plein de sens et raison.
Donc, la première fois, Tu vins dans ma maison.
Et la seconde fois, au Cinématographe...
« Vous allez donc alors au Cinématographe,
Me dit un confesseur, la mine confondue.
— Eh ! mon père ! le Seigneur n'y est-il pas venu ? »

« Bande des habits noirs » drame de Paul Féval ;
Le drame est dans mon cœur et non pas sur le film.
Les agents et la gendarmerie à cheval

Encerclent un voleur dans un mortel dilemme,
Une taie sur la foule et des pleurs dans mes yeux !
La tache était un nimbe, le nimbe entourait Dieu.
A moi, cette faveur ! pourquoi cette venue ?
Sur l'écran ! dans ce film au coin de cette rue,
C'est pour moi les plis du manteau blanc comme un cierge
Abritant les quatre bambins de ma concierge
Dont tu voulus un jour que je prisse du soin.
Ah ! notre âme à tes yeux ne peut cacher de coin.
Pour tes yeux notre cœur n'a donc pas de mystère ?
Tu pénètres dans tous les êtres de la terre ?
Alors ! pourquoi ? pourquoi cette faveur
Si tu connais ma vie et toute sa noirceur ?
Si tu connais mes fautes et toutes mes faiblesses ?
Qu'y a-t-il donc en moi, mon Dieu, qui t'intéresse ?

Encore 18 décembre. — Un joli détail sur le caractère de M^{me} D... Elle n'aime pas les réunions de mondaines : « Quand on me parle de Bernstein et tout ça, je dis que je ne lis que les romans à quatre sous ! » Il y a de la beauté, de la franchise, il y a de l'intelligence dans le fait de comprendre qu'on ne comprend pas plus que les autres, mais que la compétence des autres est assez peu digne d'être acquise, pour qu'on en reste au point de dé-

part. D'ailleurs, le point de départ est aussi leur point d'arrivée, car ce que ces dames aiment de Bernstein, c'est l'intrigue et celle-ci se trouve et mieux dans les livres à quatre sous.

Une bonne maxime pour aimer les hommes de cette pauvre terre :

Si mauvais qu'ils soient, ils ont presque toujours plus de mérite qu'ils n'ont de profit.

J'ai vu hier soir un démon grotesque en habit noir, par l'œil intérieur ; il avait une rose à la boutonnière et remuait la tête vite pour l'affirmative. Ce sont ces voleurs-là qui font tout le mal ; c'est par eux que ...

19 décembre. — J'ai trop mangé chez P..., livré à toutes les tentations, je mérite d'être privé du secours de Dieu et peut-être de celui des Pères de S....

P... me conseille d'aller voir un prêtre juif ; pourquoi ? si Dieu m'appelle, j'accours. Pourquoi repartir en arrière ? Il dit que mes visions sont plus juives que chrétiennes à cause de la Bible, mais les gens de la Bible ne connaissent pas Jésus et je le connais et puis, ils prophétisaient sa venue et moi je l'ai.

20 décembre. — Il faut soigner son âme comme une malade.

Il faut chasser le démon minute par minute. Il n'y a pas de milieu ; c'est à prendre ou à laisser.

J'en suis aujourd'hui, non à la douceur, mais au mépris, sous couleur de plainte de ceux qui n'ont pas la foi.

LE CHRIST A MONTPARNASSE ¹

Enlevez tous mes garde-crottes, Seigneur,
Vous aimez nettoyer, je veux qu'on me salisse
Voici mon cœur.
L'eau du baptême éteindra mes feux d'artifice.

Un Cupidon chrétien volète dans le Bois ;
Sous un casque, Pallas évoque ici les lois
Que je trouvais jadis dans mon sombre logis.
— Mais, dites-moi, pourquoi cette mythologie ?
— Tout est en l'air ; buissons comme un jouet d'enfant,
Arbres faisant un ballet russe au firmament.
Tout commence aux travaux noirs et substantiels.
Sois dure, ô ma douleur première,
Car Jésus, descendu sur terre,

1. Ce poème a paru dans la Revue *l'Élan*.

Nous montre un vrai chemin du ciel.
Tout est courbe et trajectoire ;
Si tu la termines à ta gloire,
Il te faut renoncer au ciel.

Il faut souffrir ! eh bien va vivre sous les ponts.
Aux navires prends et donne des cargaisons.
Pousse dans les pavés, sur un char sans chevaux,
D'horribles rails tremblants le bruyant écheveau.

Mon Seigneur ! j'ai fait plus !
Vois, mon âme est bien triste :
J'ai vécu parmi les grands du monde et les artistes.
Toi seul de mon âme connais les cicatrices,
Seigneur ;
Ces gens-là croient qu'on a des truffes dans le cœur.
La ville est pétrie de roses ; il me semble
Que je suis une lumière qui tremble.

Oui, Seigneur, j'irai m'asseoir
Aux feux de ton ostensor.
Que ta grâce me délivre ;
Qu'avec ta grâce je vive ;
Que ta grâce ôte de moi
Ce qui n'est point de ta loi ;

Qu'à ta grâce fiancée,
La fille de ma pensée
Célèbre par sa douceur
La mort des Illustres Sœurs,
Car rien du Beau ne me tente ;
De chanter je me contente
La charité du Sauveur.

Non, ce n'est pas, j'imagine,
La haine et la discipline
Que tu demandes au croyant ;
Mais qu'il vide sa poitrine
Du désir qui l'assassine,
Pour que ta grâce y logeant
Illumine l'adjacent.

Quoi qu'on dise dans l'Évangile,
Être chrétien n'est pas facile ;
Prenez garde à vos relations :
N'aimez pas trop vos compagnons,
Quand autour de la table mise
Vous entendez quelque sottise ;
Il faut vous en bien indigner
Et non pas les encourager.
La cuisine de Lapérouse,

Les entremets et la langouste
Ne sont pas faits pour un chrétien
Qu'il vous en souviennne demain,
Lorsque peu chaste compagnie
Viendra vous chercher au logis ;
Si le bon ange ne dit : « Reste !
Ne mets ta botte ni ta veste ! »
Tout à l'heure, un affreux démon
Saura parler d'un autre ton.
Mon Dieu, je n'ai pas d'autre envie
Que de vous consacrer ma vie
Et l'on regrette, c'est certain,
Ce qu'on fit par respect humain !
Que les gens de vertu insigne
Ne me jugent pas tant indigne
Qu'on me fasse le moindre accueil !
L'homme ne doit pas vivre seul ;
Or, il n'est que l'art ou le vice
Qui veulent agréer mes services.
Et puis j'ai des obligations,
Juste où gisent les tentations.
Que l'esprit ne soit pas moqueur !
De ta tête garde ton cœur.
Pas trop d'éclat ! pense ! silence !
Un grand péché, la médisance !

Quand la bouche dit « non », souvent le cœur dit oui »,
Et dans l'axe des sourcils, l'autorité d'un roi
Fait obéir au mal et le vrai dieu te quitte.
« Je noircirai, dit le démon, ta marguerite ! »

Pécher ! pécher ! se repécher !
Mon Dieu ! l'affaire de la pomme !
Max est pécheur ! Max est un homme !

Je mesurais encor, mon Dieu, ma fondrière :
J'étais au fond d'un trou avec l'azur derrière,
Et, tout en souriant devant les feux du vin,
Je savais que mon Dieu m'attendait le matin.
Des meilleurs vins, j'avais plus que goûté les crus,
Sans cesser de savourer le nom de Jésus.
J'avais dans mes propos des histoires grivoises,
Sans cesser d'honorer l'office à ma paroisse ;
J'avais d'un mien ami vu la maîtresse nue
Sans cesser de sentir mon Seigneur dans la rue.
Tant que la tentation n'excéda sa formule
Ta croisade, Satan, n'arracha ma cucule.
Or, c'est fini ! ciel bleu, je renonce à mes droits
D'être à côté des Saints, mort et couronné roi.
Pourquoi ? parce qu'un jour la femme que j'admire,
Un peintre polonais qui répond à ma lyre,
Sont venus m'arracher au poêle où j'écrivais. —

L'amour que j'ai pour Dieu glissait, se transformait
Au milieu de vingt ou quarante jupes sales
Dont les nuits sont des jours, les jours des saturnales
Et voici ! je n'entends même plus de voix au fond du cœur
Qui me dise : « Pécheur ! pécheur ! pécheur ! pécheur ! »
Le vrai péché, mon Dieu, c'est lorsque l'on t'oublie.
Le vrai péché, le seul, mon Dieu, c'est la folie !
Oui ! l'on peut opiner avec les hérétiques,
Pour vomir le démon, faire des émétiques,
Forniquer, boire, se réjouir d'être encensé,
Être coquet, bavard, médisant, indiscret,
Aimer l'argent, la gloire et faire le bonasse ;
Pour briller chez les gens se servir de la grâce,
Être ami des méchants lorsque l'on est le tien.
— Tu l'as dit : « Voici la loi que je vous donne :
Ce qui n'est pas contre l'Esprit, je le pardonne.
Ton nom, céleste ami Jésus, n'a pas de prix :
L'oublier, c'est pécher contre le Saint-Esprit.

SOUVENIR DOULOUREUX

DU 22 SEPTEMBRE 1909

C'est aujourd'hui, on t'avertit ! on t'avertit que c'est aujourd'hui qu'on sauve une âme. On prie pour une âme : un tel était bon, plein de bonnes intentions ! c'est aujourd'hui que le monde tourne : un binocle cassé avec deux yeux ? il se trouve qu'un vieux noceur s'est repenti au moment où le monde tournait, un vieux noceur sur le retour ; c'en est un dont l'âme sera sauvée parce qu'il a eu un bon mouvement au moment où le monde tournait. Ça n'est pas très juste, mais c'est ainsi. Le vieux noceur a eu son repentir à l'heure juste ; l'innocent s'est trompé.

*
* *

✓✓

Moïse enfant, dans cette poivrière ¹,
— C'est une tour avec toit de donjon —
Pensait à Dieu et faisait sa prière,
Ne sachant pas gouverner dans les joncs.
L'enfant Jésus, la paille est son nuage;
C'est bien plus chaud et c'est bien plus joli :
Il a la paille et n'a pas de logis.
Moïse enfant, éducation des mages,
Maille à partir avecque la magie,
L'autre petit, quand sa maison voyage,
A pour maison le ciel de l'Italie.
Hussards hongrois, sous vos noirs pardessus,
Qui trombonez dans ma courbe gondole,
Trombonez tous à la gloire de Jésus!
Que vos plumets lui soient une auréole.

1. Ce poème a paru dans la Revue *l'Elan*.

LA MESSE DU VISIONNAIRE

Ne souris plus, si c'est la fin du monde !
Mourant, Jésus fait l'envoi glorieux
De quelque image en manière d'adieu,
Ailes au casque est pour la Gaule blonde ;
La Vierge au fond se laisse deviner.
Nuages ronds, auréoles de nues,
Soldats casqués font la garde en la nue.
Avec le vol d'un insecte ocellé
L'amour vers toi lève des yeux connus ;
La place en l'air est celle de Jésus.
Ange gardien, pourquoi ce chandelier ?
Si c'est d'amour que tu me veux lier,
Ne me fais pas curieux d'hyperespace ;
Je ne veux pas d'autre don que la grâce !
Pour me sauver des dangers de la terre
M'envoyais-tu des esprits planétaires ?

Mais le plaisir me détourne de Dieu.
Cœur de croyant n'a pas besoin des yeux ;
Pendant que Dieu agonise à l'autel,
Est-ce l'instant de se réjouir du ciel ?

LA COMPASSION MÈNE A L'INTELLIGENCE ET RÉCIPROQUEMENT

O vous, la vénérable main de Notre-Seigneur ! il y a une petite lampe électrique qui s'allume et qui s'éteint.

Deux femmes habitent un jardin : il faudrait être millionnaire pour avoir un tel jardin à Paris.

Dans la Plaie de la Main j'ai vu le jardin.

Elles font des travaux à l'aiguille ; on ne s'interrompt pas quand arrivent les visiteurs.

On louerait bien un autre jardin, mais, dans celui-là, il y a tant de mésanges qu'elles m'empêchent de dormir le matin et je ne veux plus dormir, ô vous, Main de Notre-Seigneur !

Dans la Plaie de la Main, j'ai vu les mésanges.

La vérité est qu'on ne peut pas déménager, on ne voudrait pas montrer les matelas si pauvres.

O main vénérable de Jésus-Christ, par la Plaie de

Notre-Seigneur, j'ai vu les matelas, la jupe si usée qu'elle est un voile, les travaux à l'aiguille et les gros hêtres du jardin et la petite lampe électrique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

*
* *

Par mes bésicles, je vois le monde tout petit et la Trinité énorme.

*
* *

La petite lampe de l'Esprit s'est brisée : elle était blanche et la flamme brûlait du sang. Pleure, mon âme !

Tu as écrit que tu es chrétien dans un livre. Ta mère est furieuse et tu n'as pas l'air d'être chrétien.

On répète dans l'atelier de peinture la pièce qu'on ne jouera jamais ; tout le monde se gare de toi avec des tabourets, parce que la petite lampe est brisée : il y a un rôle pour Franklin.

On estime les saints laïques : tu n'es ni l'un ni l'autre.

La petite lampe de l'Esprit s'est brisée : elle était blanche et la flamme brûlait du sang. Pleure, mon âme !

COMMENCEMENT DE LA VIE DU REMORDS

Oh ! la foire ! oh ! le marché ! oh ! les voleurs !
oh ! les familiers ! oh ! la chambre ! oh ! quelles
fréquentations ! oh ! du monde partout ! mes pa-
rents savent-ils que je suis chrétien ? oh ! la
chambre ! oh ! le marché ! oh ! les voleurs ! oh ! la
foire ! j'ai trop bien dîné.

IGNORANCE

Je pense que le ciel est peuplé de tes anges,
Pour qui nous ne sommes pas plus qu'un grain de mil ;
Que les plus grands génies ne sont que de la fange
Auprès de ceux qu'au ciel, toi, tu comptes pour vils ;
Qu'au-dessus de ceux-là, il en est encore d'autres,
Pendant que l'homme en bas dans le plaisir se vautre
Et qu'au-dessus de tous, il y a toi, mon Dieu,
Qu'adorent tous ceux-là et qu'ils nomment « Mon Dieu »
Et qu'il y a Ton Fils, que les gens de ce monde
Servent sans le connaître et comprennent si mal.
Et encore les soldats de l'air, du feu, de l'onde,
Tous les esprits du bien, tous les esprits du mal ;
Que l'homme est dans leurs mains comme à l'homme
[un cheval].
A quels projets divins peuvent servir les hommes ?
A la lutte de Dieu et du démon Satan.

D'où naquit la durée et le nom qu'on nous nomme ?
Ou bien l'homme est un monde et fera d'autres mondes.
Préparer un esprit qui sortira de l'onde,
Aider de son pouvoir le Dieu que l'on ignore,
Non pas en lui dressant des églises dorées,
Mais en tuant en nous les vices qu'il abhorre,
Parce que tuer l'esprit, c'est augmenter Satan,
Faire vivre l'esprit, le diminuer d'autant,
C'est le premier devoir et le plus important.
Mon Dieu ! voyez mon cœur et ses douleurs sans nombre !
Mon Dieu ! fais-moi mourir, pour qu'au pays des ombres,
Je te connaisse, Toi ! ta splendeur ! et tes lois.

L' EUCHARISTIE ¹

Au-dessus de la roue des saisons
Dont chaque jante est un paysage,
Ne songer qu'à Toi est d'un sage.
T'avoir en soi toujours, c'est la raison.
Quand tu T'offres à nous, muet et sans défense,
Sur la nappe blanche où Tu Te sers en repas,
C'est plus que sacrilège, abus de confiance,
De t'admettre en un lieu où l'on ne t'attend pas.
Quoi ! lorsque l'empereur visite ses domaines
On range les paysans et on nettoie partout,
On défend le passage aux gens qui se promènent
Et les fonctionnaires inclinent le genou,
Et moi, quand m'absoudra l'indulgence d'un prêtre,

1. Ce poème n'est pas à sa place, puisque l'auteur n'est ici pas encore baptisé. C'est une erreur de mise en pages ou une intention qui lui échappe aujourd'hui.

Pour un œil hypocrite où les larmes s'apprêtent,
Je croirais avoir fait assez pour accueillir
Le miracle effrayant et doux de ta présence !
— Qui peut faire une confession complète
Et râcler jusqu'à mort d'ignobles souvenirs ?
Pleure un peu ce matin ; cette nuit, recommence
A profaner la chair où ton Dieu s'est donné.
Aveugle, tu l'as dit : l'hostie est sans défense ;
Mais, clairvoyant un jour, ne sois pas étonné
D'avoir les os coupés, jésuite et sacrilège,
Dans l'Enfer où nulle confession ne protège.
Aux plaisirs du pardon, ajoute ceux du crime
Et celui qu'un escroc peut rendre légitime,
Que le corps de Jésus apporte sur le tien.
Ah ! n'avoir pas le cœur simple d'un pur chrétien,
Ne voir en toi, Seigneur Jésus, que tes délices
Et la paix alterner avec l'excès des vices.
Voici ! pour atterrir, monseigneur, à ton port,
Il faudrait un vaisseau, toutes voiles dehors.
L'humilité tirant la corde de halage,
L'extase dans la soute et la foi des haubans,
Et la félicité dans les replis du vent.

LE OU LES DIABLES : LESQUELS ? 17

Croyez-vous que je vais m'envoler ? hé ! c'est la seule façon d'éviter les précipices et les crevasses. Voici : je m'envole et ma mère me suit des yeux. Oh ! pas bien haut, il faut toucher terre pour reprendre le vol. Quand la nuit vint, nous arrivâmes devant une maison à persiennes : il y avait là une commode historiée de personnages et, près de ce meuble, un homme à grosse figure et à petits yeux enfoncés : il cache ses oreilles sous une perruque blanche. Ses forts mollets sont dans des bas noirs ; il cache soigneusement ses pieds. Ce doit être le diable. Allons ! ce ne sera jamais que celui des hommes de lettres ; reprends ton vol.

PÉCHÉ DANS LA RECHERCHE DE LA VERTU

Réapparition de la grand'mère ! mémoire d'un mal fidèle. Une voix creuse et salée du monde invisible de l'oreille : « Bonsoir ! » Bas blancs rayés en travers (signe de démonialité) sur le tapis rouge. Je fuis à travers les fleurs aussi innombrables que des herbes et, quand je veux cueillir le jasmin sauvage, c'est un arbre que je secoue et il est mort. Que faire ? mon père, secouez-moi !

SEPT THÈMES SUR L'ÉTOILE DU MATIN

1

Etoile du matin, est-il vrai qu'Origène
Fut celui qui frappa d'un éternel blasphème
Le ciel, en te donnant le nom de Lucifer?
Etoile du matin ! Etoile aux reflets verts !

2

Entr'ouvre ta paupière, étoile avec les nôtres
Du jour comme des nuits ; la force est à l'enfer,
Chanteurs ! chantez celui dont vous êtes apôtres.
L'étoile du matin s'appelle Lucifer.
Votre guide, poètes, est le démon des hommes.

3

Mais n'est-ce pas plutôt, ce nom, quelques avis :
Que le salut sur terre est impossible en somme,

Et qu'on est séparé du règne de l'esprit
Par un méchant pouvoir de cette étoile blême,
Et qu'on n'eut jamais pu sortir de son domaine,
Sans la clef de la porte aux mains de Jésus-Christ.

4

Origène est hérétique et incompréhensible.
Le beau de ses écrits s'y mêle avec le fou.
L'étoile dit aussi qu'elle est le point sensible,
La glande pinéale où vit l'âme de tout.
Donc, deux âmes à l'univers : primo, c'est l'astre ;
L'autre, je la connais, c'est à notre épigastre,
Quand tu veux bien, Jésus, venir loger chez nous.
On serait partisan d'un monde à deux feuillets :
Chacun aurait son clou et le clou, son œillet.
De Lucifer, on passe à Jésus par osmose,
Selon Ta grâce, ô Dieu, et comme on en dispose.

5

Accrochant le démon dans le matin, d'un geste,
Origène fait son orgueil plus manifeste.
L'aplomb est une très bonne arme des filous.
Affirmé, le mensonge est vérité pour tous.
Lucifer installe avec son titre au firmament
Le règne du puffisme universellement.

Des insolents qui forment à Satan sa clique,
D'honnêtes inconscients et de voyous cyniques.

6

Les amoureux sans gîte ont vu le ciel renaître,
Entendu résonner sur les pavés déserts
Les aliments courant dans les murs de fenêtres
Et qui les font rêver d'un voyage à la mer.
Puissances de la nuit meurtrière, lubrique
Guetteuse, sorcière, hypocrite, magique,
Lucifer lutte encore contre l'éclat du jour,
Pour se vanter à lui que vous régnez toujours.

7

L'étoile du matin est celle de Cythère,
C'est la plus belle étoile qui luise pour la terre.
Nous n'aimons que ce qui nous ressemble ici-bas,
Et nous verrions Dieu qu'il ne nous plairait pas,
A moins qu'il ne condescendît à nous séduire
Par ce que nous avons accoutumé d'élire.
Or le démon, qui sait tout le pouvoir des cieux,
Emprunte à leurs beautés pour éblouir nos yeux.

SUITE DU JOURNAL

Fin janvier. — Plus j'approche du baptême, plus je me sens calme, bien que je n'aie pas cessé de fréquenter mes amis. Mais tout est dans le sourire ! Il me semble que je puis tout entendre et tout voir.

Février. — Les messieurs de S... retardent mon baptême tous les jours. Ils doivent avoir sur moi des renseignements déplorables. J'ai écrit au Père S... une lettre suppliante : il me répond que mon instructeur est en voyage. Je suis allé au couvent ; on m'a dit qu'il n'y avait personne pour me recevoir. J'ai écrit au Père S... une lettre polie et très ferme. Il m'a donné un autre instructeur ; celui-ci m'a déclaré qu'il partait pour la Conscription. Il paraît décidément que l'Eglise ne veut pas de moi.

Personne n'a jamais voulu de moi.

Février. — C'est le 18 qu'on me baptise. P... est mon parrain.

EXAMEN DE CONSCIENCE FAIT SUR L'HUMILITÉ

L'habitude de me plaindre de mes amis ne va pas sans orgueil, parce que je pense que c'est une manière d'affirmer que je suis digne d'un meilleur traitement; de plus, je veux faire naître dans les autres l'idée de la souffrance des grands artistes, pour qu'on me trouve au moins cette ressemblance avec eux. C'est aussi une marque d'impatience et de colère, or, l'impatience et la colère supposent qu'on s'en donne le droit et cela aussi appartient à l'orgueil : un homme comme moi a le droit de se montrer exigeant avec les autres ! D'ailleurs ce genre de propos ne va jamais sans vantardise : J'ai secouru un tel, j'ai vécu avec lui ! nous n'avions qu'une même pensée ! or ceci est pour que l'éclat de sa gloire rejaillisse sur moi. Pour avoir vécu avec un

tel génie, il fallait que j'en fusse digne ! Il ne viendrait à l'idée de personne de se dire que le grand homme ait pu devenir clairvoyant et que ce soit la cause de ses négligences, ou même que j'aie pu — ce qui est vrai — devenir plus indigne de lui que je ne fus alors.

L'habitude de me plaindre de mes parents n'a pas tout à fait la même origine : elle est destinée à faire sentir que, quelque distinguées que soient mes origines — et je ne manque jamais de faire l'éloge de ma famille, voire de mes aïeux et de leur ancienneté — j'ai su pourtant assez la dépasser pour n'être pas compris d'elle. Il se mêle bien entendu aussi ici, l'assimilation aux grands artistes malheureux et cet orgueil de la souffrance qui est comme un éloge que nous nous donnons de la finesse de notre nature, qui doit passer pour angélique et supra-humaine. De ce prétendu abandon où nous a laissé notre famille, découlent toutes les aventures que nous aimons à conter et qui sont toujours l'image de nos souffrances, c'est-à-dire de notre vaste expérience, de l'étendue et de la variété de nos connaissances et de nos relations.

J'aime aussi à me plaindre du genre humain, pour que l'on sache que je lui suis supérieur : de ma

concierge à qui j'affirme faire du bien, ce qui n'est qu'à moitié vrai, de mes voisins, de mes anciens chefs, professeurs, protecteurs, de mes confrères, des bourgeois, etc... Tout ceci pour que l'on sache bien que je ne tiens à la terre que par le corps.

D'ailleurs il est très difficile de pratiquer l'humilité à un artiste, parce que son métier même n'est que l'étalage de sa personne encombrante.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas d'humilité en moi? Elaguons d'abord ma timidité, qu'il ne faut pas confondre avec elle : je suis timide jusqu'à ce qu'on m'ait mis à mon aise ; mais cette timidité est aussi de l'orgueil. Car elle vient de ce que j'ai peur de n'être pas pris pour ce que je vaux. Elle vient encore du sentiment de mon fond grossier et de la médiocrité de mon éducation, qui le fait réapparaître sans que je m'y attende. Ce sentiment et l'expérience que j'ai de n'avoir pas réussi dans les mille essais de ma vie, sont à la fois la source de ma timidité dans le monde et de mon hésitation dans les entreprises. Ceci est la seule humilité qui existe en moi ; et j'aurais raison de dire que timidité et humilité s'y confondent. Mais une fois à mon aise, ah ! quelle audace ! quelle impudence ! quelle sottise étalée ! Quelle manière de me faire le centre du monde et

quelle conviction que j'éblouis les auditeurs et que j'emporte leurs suffrages ! A moins que le plus petit geste désapprobateur me rejette au silence et au néant, silence d'ailleurs plein de dédain et de suffisance. J'ai perdu beaucoup du ton pédagogique, mais il se retrouve souvent dans l'aspect de mon silence.

Il est vrai que mes goûts sont modestes, que je vis dans la misère, que j'ai choisi cette vie alors que je pouvais m'installer ailleurs, que je hante les pauvres gens et les petites gens. Est-ce vraiment par esprit d'humilité ? Non ! Certes ! c'est par esprit d'orgueil ; ne pouvant être supérieur aux autres par des capacités éclatantes, j'ai préféré boudier le monde plutôt que d'y prendre une place secondaire et attendre qu'on m'en offrit une exceptionnelle. Je l'attendrai toute ma vie. D'ailleurs les petites gens sont faciles à étonner : un détail de luxe fait passer auprès d'eux pour un dandy ; le titre d'homme de lettres n'éblouit qu'eux. Ils sont plus accessibles à la pitié, pitié que j'appelle, comme je l'ai dit tout à l'heure, non par modestie, mais par enflure. Enfin, l'attitude boudeuse d'un homme qui n'a pas de fortune devait le conduire, sinon dans les bas-fonds, du moins dans leur voisinage. La modestie

de mes goûts est une habitude de la misère ; je deviens un jouisseur avec le premier billet de banque.

Je mettrais aussi dans la modestie de mes goûts l'horreur de la réclame, le manque d'appétit pour les publications, si cet éloignement était sincère, mais je ne confonds pas avec lui l'attitude que j'ai voulu prendre d'abord de l'homme de lettres aristocrate, attitude qui est évidemment orgueilleuse. En réalité, je me réjouis fort des échos même scandaleux d'où mon nom jaillit et des publications, et s'il m'est arrivé, quand D... a dit qu'A... m'avait pillé, de réclamer, c'est, soit pour garder ou mériter l'amitié de celui-ci, soit pour me donner l'attitude de l'honnête homme et de l'homme délicat aux yeux de ceux qui connaissent la vérité dans cette affaire.

Mon orgueil se mêle même aux questions religieuses. J'ai vanté mes apparitions, qui ont été réelles et admirables, censément pour attirer les âmes à la Foi, mais en vérité, pour me venger de ceux qui me méprisent et montrer que Dieu le fait de moi, moins qu'eux-mêmes. Je suis heureux que les prêtres recommandent de ne pas céler la foi, pour me draper de la mienne comme d'un manteau d'or. Il me semble que j'y gagne de la supériorité sur ceux qui ne l'ont pas et je suis même vexé d'apprendre que la foi est

à la mode et que M. Henri Bernstein se convertit comme moi. Je ne parle sans faste ni du couvent que je fréquente, ni de la finesse de son supérieur, ni de l'assiduité de mes prières au Sacré-Cœur, et je parviens même difficilement aujourd'hui au regret que je devrais éprouver de ces fautes-là. Je me suis vanté d'être écouté de Dieu ; j'ai pris sur moi de prier pour mes amis, comme un haut fonctionnaire de faire parvenir un protégé. J'ai interprété orgueilleusement les Evangiles et j'ai répété partout mes trouvailles, fondant une réputation mondaine sur ce qui m'aurait dû être le plus sacré. Ceci empêche-t-il une foi véritable ? que non ! d'ailleurs, le moment n'est pas venu de m'examiner sur ce point, mais la pureté de mon âme est altérée par tous ces horribles mouvements, trop humains, hélas !

Je ne m'examinerai pas au point de vue de l'art : j'y connais au moins vaguement mes fautes, et les appétits de perfection que j'y apporte ne sont pas sans quelque sagesse, sinon avec l'humilité pure. Cependant, je ne m'insurge guère contre l'indifférence du public, qui est absolue à mon endroit. J'ai assez de bon sens pour comprendre que je ne saurais le distraire et, s'il m'est arrivé de m'indigner contre le mauvais goût du siècle, c'est sans grande

conviction : je sais que mes recherches sont personnelles ; j'ai tâché de trouver quelque sérénité dans mes œuvres, puis la psychologie, aujourd'hui le grand style (pas dans ce journal, qui n'est pas publiable) ; ceci ne regarde point le public : s'il veut qu'on l'amuse, c'est son affaire et très peu la mienne ; si les gens de goût n'ont pas mon goût, de quoi me plaindrais-je ? J'ai pris mon plaisir où je l'ai trouvé et peut-être, sur ce point, mon bon sens me mène-t-il à quelque humilité, si l'humilité n'est que la doublure du bon sens. On verra peut-être de la pureté dans mes écrits, quand je l'aurai mise dans ma vie, mais je sais bien n'être jamais ni Rousseau, ni Musset, ni Gogol, ni Apollinaire, que j'estime trop pour prétendre les égaler. Ce n'est pas encore de l'humilité, c'est la connaissance de moi-même, due à l'expérience.

Dans mes rapports avec ma famille, je ne vois pas non plus trace d'humilité. J'y parle avec une autorité qui semble toujours tenir avec soi un bon sens, qui m'a pourtant souvent échappé. J'aime à lui laisser croire à mon avenir et cela par orgueil. J'ai négligé mes frères et sœurs comme un astre dédaigne la terre et je n'ai pas souvent daigné converser, expliquer mes opinions, moins par crainte de chicanes

que par suffisance. Dans mes rapports avec mes professeurs et maîtres, le même masque a souvent voilé ma paresse ; mon indocilité à suivre les conseils semblait l'indice de mes hautes destinées, je les ai laissés dans cette erreur. Dans mes rapports avec mes amis, le mensonge même a aidé mon orgueil et j'ai présenté, pour m'attirer le succès, des pièces dues au truc le plus bas : l'éther.

Si je n'ai pas imité les autres, c'est par paresse à les étudier et par un excès de confiance dans ma valeur propre. J'ai préféré souffrir que de m'expliquer les torts de mes amis vis-à-vis de moi, parce qu'il me semblait que ces torts étaient dus à leur propre orgueil, alors que l'humilité d'esprit m'eût enseigné le mécanisme de leur caractère. D'ailleurs, ma susceptibilité souvent excessive n'est qu'une exagération de mon individualité, qui voudrait des ménagements dont je suis souvent avare pour les autres. Ma conversation est toute émaillée des noms illustres de mes relations, du récit de mes hauts faits, des mots que j'ai prononcés, des idées que j'ai émises, de tout ce qui me peut conquérir l'estime des autres et qui, bien souvent, me procure leur mépris. Qui veut trop avoir n'a rien. Le besoin de plaire est chez moi une passion effrénée ; mêlé à la timidité qu'il

violente, il aboutit à faire de moi un insupportable bavard, m'interdit de réfléchir ou, s'il m'en laisse le temps, enlève à la réflexion cette froideur qui m'éviterait des balourdises. Pour faire le léger et le charmant, il m'est arrivé fréquemment de laisser voir mes sentiments avec trop de clarté et ceci a nui profondément à mes intérêts. Mon empressement à recevoir de l'argent, bien que voilé par un sourire, n'a pas échappé à ceux qui avaient intérêt à me payer le moins possible. Près d'autres, il m'a rendu antipathique alors qu'il était digne de pitié. La retenue est de la modestie et la modestie est de l'humilité, puisqu'elle consiste à se tenir à sa place. La retenue m'eût servi davantage. De même, à manifester trop d'amitié, trop de zèle et de dévouement sans retenue, on perd ceux des autres, parce qu'on effraie ceux qui les ont. D'ailleurs, ici encore, mon orgueil trouvait son compte à accuser de mesquinerie et de sécheresse ceux qui avaient la vertu chrétienne qui me manquait. Cette précipitation à me montrer et cette rapidité à me blesser du jugement des autres, me jettent en d'horribles troubles, où le manque de pensée, la lourdeur et la sécheresse du cœur le disputent à l'aigreur, à la rancune, à la méchanceté même, pourtant loin de moi-même. C'est ce qui m'a

brouillé avec les G... Je souffrais de n'être pas traité en génie et m'offusquais de n'être traité qu'en égal, alors que j'aurais dû en être flatté. Il est toujours flatteur d'être traité en égal et par qui que ce soit, mais que sera-ce par des êtres forts de leur conscience et des résultats de leurs travaux ou de leurs vertus? Mais mon imagination et mon ignorance de la vie me voyaient richement patroné comme j'étais sûr de le mériter et ma déception m'a mis dans l'égarement, jusqu'à insulter des bienfaiteurs. Après quoi, mon orgueil m'a dressé dans la joie de la vengeance.

.
Ma brouille avec S... L... n'a d'autre cause que celle-ci, avoir fait le beau parleur et, dans ma précipitation à montrer de l'esprit, avoir insulté une femme, en somme, digne d'estime dans une certaine mesure, dans une maison que je vénérerais et qui était digne de l'être.

EXAMEN SUR LA FOI

La foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ me vient de la glorieuse apparition qui m'a été donnée le 22 septembre 1909, vers quatre heures du soir.

La première objection qui m'a été présentée lors du récit que j'en fis, fut que cette apparition était le fruit d'une imagination renforcée par l'usage des toxiques excitants. J'ai répondu en conscience qu'à la même époque, deux personnes que je ne connaissais pas et qui n'ont pas fait usage d'excitants, M. Georges Delaw, dessinateur, et le peintre Ortiz de Sarate, ont eu des apparitions analogues. Je répondis, de plus, que l'apparition de 1909 présentait un aspect absolument nouveau pour moi, alors que ces imaginations ne sont que des présentations nouvelles des faits de la mémoire. D'ailleurs, j'ai étudié la forme de l'apparition d'après la symbolique et

j'ai pu en comprendre la signification, ce qui prouve que l'apparition était donnée et non créée par moi. De même, les apparitions de MM. Georges Delaw et Ortiz de Sarate prenaient un sens qui allait contre l'objection. Je n'ai pris d'excitants qu'un an après l'apparition.

Une objection nouvelle me fut présentée par la très honorée théosophe M^{me} X... « Vous avez vu un esprit, me dit-elle, et non pas Dieu ! » L'objection était assez forte, puisque mes nouveaux amis, ayant eu des apparitions de forme différente, semblaient avoir vu des esprits différents. Il n'y avait point de raison pour que j'eusse vu Dieu alors qu'ils ne l'avaient point vu. Ortiz n'avait vu sur un mur qu'un triangle dans un cercle et Delaw, que la barbe et le ventre d'un vieillard. J'avais vu un jeune homme dont l'aspect était christique. Cela ne prouvait point que ce fut le Christ lui-même. Cependant, l'apparition m'obligeait à admettre que l'homme est dominé par des êtres qui sont plus intelligents que lui, puisqu'ils sont capables de choisir le moment de leur apparaître, de choisir ceux qui, par leurs efforts désintéressés, semblent mériter une récompense et enfin, assez supérieurs à lui pour sonder les intentions les plus secrètes et les replis

du cœur humain. Ces êtres, je le ressentais avec force, faisaient en apparaissant aux hommes un bien infini. Si ce bien est la grâce, les esprits la donnent-ils ? C'est donc Dieu que j'ai vu.

Pourquoi donc me suis-je senti attiré par la religion catholique plutôt que par celles de l'Inde qui admettent les esprits, la mahométane, ou la juive qui est ma religion naturelle : l'aspect christique de l'esprit n'était pas une raison assez forte, bien qu'elle ait pu me séduire, car les Nazaréens mozaïques ressemblaient au Christ et j'ignore la figure des autres esprits. La raison qui prévalut fut-elle l'habitude contractée de considérer Christ comme Dieu, dans le milieu chrétien qui fut en Bretagne celui de mon enfance ? Cette habitude n'avait été contrebalancée par aucune autre. Mes parents ne pratiquaient pas la religion juive ; je n'ai jamais entendu parler des questions religieuses que mêlées aux questions politiques et, vaguement, je sentais bien que Dieu ne mêlait pas les premières avec les secondes. Dans les grands chagrins dont ma vie est faite (brouille avec des parents, mépris universel, blâme universel, inconséquences, ingratitude, brutalité, mépris involontaire pour des gens que j'estimais) ; je n'avais jamais eu l'idée d'aller me prosterner ailleurs

que dans les églises catholiques. Ma raison toutefois m'indiquait une logique et expliquait mes instincts par elle. En examinant mon âme pour y chercher les causes de la préférence que Dieu manifestait, je n'y voyais ni génie, ni mysticité transcendante, ni intelligence digne de gloire, je n'y voyais qu'une certaine pureté d'intention, quelque chaleur de cœur et je connaissais assez l'Évangile pour savoir que l'Évangile, et non pas un autre livre sacré, promet la vue de Dieu à ceux-là qui ont le cœur pur. « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! » Les esprits qui m'avaient distingué étaient donc des esprits christiques, sinon Christ lui-même. Si les esprits obéissaient à Notre-Seigneur, Notre-Seigneur était donc une réalité, devant laquelle le devoir était l'adoration. Dès lors je devais croire en lui, étudier sa parole telle qu'il m'était possible de la connaître. C'est ce que je fis et j'écrivis un livre d'assez ingénieuse interprétation de l'Évangile, qui n'a jamais paru et ne paraîtra sans doute jamais, car il est plein d'hérésies et parce que j'en ai honte. J'allais voir un prêtre qui se moqua ou se méfia de moi. Cinq ans après seulement, je trouvai le couvent de S... propre à la conversion des Juifs et l'accueil qu'on m'y fit me prépara à

devenir le véritable chrétien que j'espère être un jour. Telles sont les bases de ma foi. J'ajoute que, journellement, mon imagination me présente d'inattendues images des figures divines, comme pour entretenir ma foi : j'ajoute que sur moi-même j'observe des améliorations quand j'observe les commandements de Dieu et réciproquement. Que je ne sente point de sécheresse, de froideurs, que la grâce ne m'abandonne pas plus souvent encore qu'elle ne me fortifie, je ne le dirai pas ; mais je vois que les saints eux-mêmes n'ont pas été sans lutter avec la terre et le démon et j'espère en triompher. Je m'accuse d'émotions trop terrestres : j'ai la larme facile et je me satisfais de mes pleurs avant que d'en savoir la cause, comme si le drame et la musique n'avaient pas sur moi les mêmes effets que le péché ou l'église.

J'ai eu des doutes sur la vérité vivante de la vie du Christ telle que l'Évangile l'enseigne ; les pratiques de l'occultisme m'avaient habitué à n'y voir que des symboles. J'ai fini par la volonté, par inventer le système d'une vie voulue symbolique par le Père, système qui ne me semble pas hérétique encore aujourd'hui. Je renie ce que j'ai écrit de rêveries ingénieuses sur cette symbolique et, si j'édite

mon livre, ce sera comme une curiosité sur ce que je pouvais imaginer avant d'être chrétien.

J'ai pu aussi me laisser aller à plaisanter des choses de la religion, non pour rendre la religion plus aimable et inviter mes amis à ses pratiques, comme je me plais à le dire, mais par faiblesse réelle, ne sachant pas résister à mon milieu et pour ménager mes intérêts.

Tel a été, tel est l'état de mon cœur relativement à la foi. Je confesse ici que je donnais aux sacrements un pouvoir de mon intelligence qui me faisait désirer de les recevoir pour révolutionner celle-ci. J'ai eu aujourd'hui, 18 février, jour de mon baptême, quelque déception à ce sujet. La révolution du baptême n'est pas comparable à celle que m'a donnée mon apparition du 22 septembre 1909 ni celle du 17 décembre 1914, qui confirmait la première, au moment que j'avais pris la résolution d'être baptisé (voir ce que j'ai dit au début de ce cahier). Cependant, ma foi n'est pas ébranlée ; la révolution viendra bientôt. J'étais soucieux de ma toilette, préoccupé des menus gestes de l'étiquette ecclésiastique, des chants, de la chapelle de S... immense et toute neuve, je n'ai pu me laisser aller à l'émotion. J'ai déjà eu, avant d'être baptisé, chez moi et ailleurs, des

émotions religieuses bien plus fortes. Mon parrain m'a fait cadeau d'une imitation de J.-C. avec une dédicace. Cher P... ce nouveau titre à mon affection pour toi ne l'augmente pas. Tu es bien ce que j'aime le plus au monde après Dieu et les Saints, qui te regardent déjà comme un des leurs. On ignore ta bonté et tes vertus par le monde, mais je les connais et Dieu aussi les connaît. J'ai passé la journée en habit noir, souliers décolletés et chaussettes de dentelles à Montparnasse. Le soir, en prenant le métro, une voix m'a dit très haut :

« *Vous qui venez à moi, pourquoi me chasser de vous ?* »

EXAMEN SUR L'ESPÉRANCE

Mon Dieu, éclairez-moi dans un sujet si grave, et ne laissez écrire à ma plume que des paroles réfléchies et marquées par le sens commun et le sens de la perfection spirituelle.

J'ai toute ma vie désespéré du bonheur que donne la terre, en paraissant l'espérer d'elle tout entier. Alors qu'on me promettait la richesse et la gloire, j'ai répondu que je serais « mendiant » : j'avais treize ans. Je n'ai point espéré sérieusement au ciel avant la sacrée apparition de 1909. Et, de fait, ma vie spirituelle n'existait pas avant cette date, puisque je n'étais qu'un malade livré à l'influence de tous les milieux, sans vouloir d'ailleurs leur obéir.

Je dois avouer que, lors de cette sacrée apparition, un grand orgueil m'est venu sur le point même de l'espérance. Étant mort à moi, mais pas assez pour

avoir renoncé à l'orgueil et parce que j'étais privé de conseils et de secours moraux, il m'est arrivé de me vanter d'être assuré du paradis et d'avoir écrasé mes amis de cette supériorité. Cette certitude n'était-elle point un péché contre l'Espérance? Le malheur qui m'assiégeait sous la forme de la pauvreté la moins religieuse, du mépris de ceux mêmes qui me devaient de l'estime, de l'inquiétude et de la dissipation, a été la juste punition des vices qui m'avaient repris et de l'usage mondain que j'avais fait du don de Dieu. Il y a environ une année, un rêve m'a montré une sorte de séjour infernal traversé par un char volant et qui portait un Dieu : « Max Jacob, dit-il, a perdu le droit au bonheur sur terre et dans le ciel. Il ne sait pas ce qu'il perd ! » Ces mots, prononcés d'une voix terrible et dont j'ai fait un poème en prose, ont fait le désespoir de ma vie. J'ai cru, non à un avertissement, mais à un arrêt et le désespoir profond ne m'a quitté qu'à la seconde apparition, celle du 17 décembre 1914. Ce désespoir était un péché double, puisqu'il se mêlait de confiance dans les visions diaboliques. L'espérance ne me quitte plus, bien que la parole que Notre-Seigneur a bien voulu m'adresser le soir du baptême ait été pour me décourager. « Vous me fuyez en me cherchant ! »

Mais l'honneur d'avoir entendu une si sainte expression fut plutôt pour me la rendre que pour me l'enlever : j'y vois plus un conseil qu'une condamnation.

Au point de vue de mon caractère général, il est fâcheux que mon humilité, plus malade et foncière que vraiment chrétienne, ait été renforcée par un avertissement astrologique auquel je donne malheureusement trop d'importance dans ma vie « 11 juillet : espérances qui ne se réaliseront pas ». J'ai beaucoup à dire de mon orgueil, mais j'ai plus à dire de mon humilité. J'ai parlé ailleurs de ma timidité : elle se mêle au sentiment de mon inaptitude générale. Je manque de cette richesse du sang qui en impose aux autres et à soi-même, je suis capable d'éclat momentané mais non d'amour-propre soutenu. A de certaines périodes, je suis si obscur, si lymphatique que je cède à tout venant, bien que non sans rancune ni désir de vengeance. Je m'efface par faiblesse, je vis dans l'obscurité par paresse et je me résigne au désespoir plus facilement que je ne me résous à la décision d'en sortir. J'ai peine encore à croire que Dieu se soit dérangé pour me sauver : il me faut l'évidence des sens pour que j'en sois assuré et, pour que l'espérance d'une vie surna-

turelle subsiste en moi, il me faut rappeler à ma mémoire les causes que j'ai nourries d'y croire. Il résulte souvent de cet excès de modestie un ralentissement dans les services que je Lui dois et dans la certitude que la parole qu'Il m'a adressée était bien faite pour moi. Je manque d'ardeur en ses offices. Mon Dieu ! Soutenez-moi, ne m'ôtez pas l'espérance de vous mériter un jour.

J'inscris dans le péché du manque d'espérance celui de mon impiété vis-à-vis de la Sainte Communion. J'ai espéré, dans le Baptême, moins l'espérance de mon salut que celle d'une révolution morale qui me fût agréable : j'ai été déçu et me le suis avoué. J'ai espéré dans la Communion le même effet et, l'ayant ressenti, j'ai voulu tenter Dieu et le ressentir encore. J'ai communiqué une seconde fois sans l'avis de personne et après une confession lâche, brutale et précipitée. Dieu, alors, m'a refusé ce qu'il m'avait donné la veille. Rechercher dans les Sacraments une autre aide que celle de son salut, cela n'est-il pas un péché contre l'Espérance ? Et les mauvaises pensées à cet endroit ne sont-elles pas criminelles ? Voilà ce dont je dois m'accuser sur ce chapitre ; que Dieu me pardonne ces fautes en faveur de la pureté foncière de mes intentions.

EXAMEN SUR LA CHARITÉ

S'il est vrai que j'ai parfois porté l'amour de mes amis jusqu'à l'oubli de moi-même, et le dévouement absolu allant jusqu'à penser plus à eux qu'à moi-même, il faut dire à ma charge qu'il n'y avait là qu'un dévouement de vieille fille, qui donne ce dont elle n'a que faire. De plus, le diable y trouvait son compte pour ce que je ne nommerai pas et que Dieu a bien voulu pardonner. Car je n'ai jamais pu distinguer la part de pureté et celle d'impureté qui se mêlaient dans mes affections. Mais l'impureté a gâté tout cela. Je dois dire que je l'eusse bien gâté moi-même par la promptitude avec laquelle je médis de ceux que j'ai le mieux cajolés et que je laisse retomber de haut aussi vite qu'ils m'y laissent tomber moi-même. Quelles colères sans cause alors ! quelle aigreur ! quels reproches !

quelles malédictions ! Jamais on n'a su reconnaître mes bienfaits et ceux qui n'ont pas été tentés de le faire passent pour autant de criminels, sur ma langue. Personne n'est plus prompt que moi à contracter une amitié et personne ne semble y tâcher comme moi. Pour plaire, je me suis vu presque à renier ma religion ! Aussi plais-je ainsi, mais l'empressement que je mets à le vouloir, fait qu'on y attache peu d'intérêt et, sitôt qu'on m'a aimé une heure, on m'oublie la suivante. Cela tient aussi à ce qu'ayant montré la première fois, pour séduire, tout ce que j'avais de meilleur, je n'ai rien laissé à la seconde, où l'on s'en va déçu et mécontent de moi. Pourtant j'ai gardé quelques amitiés sincères, mais elles sont dues, soit à la communauté d'intérêts, soit à des goûts communs assez rares pour qu'on ne veuille pas abandonner complètement qui les partage, soit enfin à la pitié qui s'attache à des efforts désintéressés qui sont les miens, alors qu'ils ne me donnent point de résultats, soit enfin à l'ardeur même de sentiments, qui ont été ma consolation avant que je connusse celle que Dieu nous offre.

Je mettrai l'aumône avec la charité et je me reprocherai de ne l'avoir point faite quand je l'aurais pu, et de l'avoir moins faite que je ne l'ai reçue. Je

l'ai reçue et ai payé les bienfaiteurs par des injures et de la vengeance. Quand je l'ai faite, ça a été dans un but de superstition ou sous le coup de ces émotions faciles et sans profondeur qui sont le signe de mon déplorable caractère. Si bien que, depuis mon baptême, m'étant défait de ces émotions faibles dans l'espérance d'en acquérir de plus vraies et défait aussi de la superstition, je ne me souviens pas d'en avoir fait une encore qui se puisse appeler telle. Pourquoi ne peut-on pas dire que le baptême, extérieurement, semble m'avoir séché le cœur ? et peut-être l'a-t-il séché pour me préparer à l'avoir plus viril et plus vraiment grand, quelque jour. Il me semble aimer moins mes amis depuis que j'aime davantage Dieu, et l'âme des autres, depuis que je soigne la mienne. Mais aussi, plus de plaintes inutiles ni de condamnations, plus de colères, mais le calme de la mansuétude qui est l'effet de la grâce. Quand je ferai l'aumône, ce sera sans émotion, sinon sans amour, si l'on confond les pleurs avec l'émotion et la tendresse avec l'amour. Quant au véritable amour pour le genre humain, je ne le connais pas ! j'ai pu m'amuser de l'espèce humaine, m'y intéresser, je ne crois pas encore avoir connu l'amour. Sinon un soir que je rentrai dans le métro : c'était

peu après la seconde apparition et je me sentis comme au-dessus de la foule et disposé à compatir avec elle. Les figures de chacun m'apparurent dans leurs ressemblances telles qu'en elles-mêmes je sentais aussi les âmes. Moment unique, hélas ! et que je n'ai pas su retrouver. L'amour doit être cela : mansuétude et clairvoyance. Pourquoi profaner ce mot en appelant de lui la rage sensuelle qui m'unissait à mon unique femme, l'appétit venu de l'imagination, où l'amour-propre de l'amant joue avec celui de l'amante et qui aboutit à la dureté et à la sécheresse, chez moi du moins. Je dis que je ne crois pas avoir connu l'amour, parce que mes transports vers Dieu ont trop ressemblé à ceux que j'avais pour mes amis : beaucoup de familiarité, beaucoup d'exigences et quelques larmes venant à point nommé pour me faire croire à ma dévotion et m'en donner de l'orgueil.

Telle a été ma charité ! J'en attends une autre.

LA MESSE DU DÉMONIAQUE

Placare..., christe... servulis... serviculis... beatam me
[dicent orifice astral]

Il est vraiment trop joli pour un chancre.

Il est vraiment trop laid pour être un chantre.

[Je ne permettrai pas que vous écriviez une chose
[pareille]

Vous serez damné pour avoir osé chose pareille)

Misericordia animi anima anima mea

Ma mama mea maria la grosse ma... Maria... Oh!
[je vous en prie...]

Il y en a un qui gueule sur la crécelle,

Il y en a un qui dégueule dans la vaisselle.

Il y en a un des uns qui a la voix sablée.

Si vous croyez que je ne vois pas que vous vous
[moquez de moi, les enfants de chœur, allez!]

Resurexit homini hominum Pelléas nostrum

Et dans le tableau du fond, il y a de sales bonshommes.
On a allumé la girandole pour la messe noire.
Les anges du tableau du fond ne pourront pas s'asseoir.
Il fait nuit, plutôt nuit, plutôt crasse, ploutocratie.
Notre Seigneur se gonfle, se dégonfle : il voudrait
[sortir].

La dernière statue de Marie — celle de gauche,
S'attache, se détache — ô pardonnez-moi, pardon,
[est-ce un rêve ?]

— S'attache un groin... comme les autres,
Comme toutes les autres, d'ailleurs,
Car il n'y a pas ici la moindre humanité.

Intumescitur anima mea, longitudinal,
Ni dans les claviers des voix, la voix qui est dans les
[stalles],

Ni dans la mienne voix qui a mal a, mal à la, malalaïa,
Et tout ça pour m'être introduit un loup, ou hyène,
[dans le mécano].

— Oh ! je l'ai bien vu, allez ! —
Mais Dieu terriblement se venge,
Dieu délicieusement se mange,
Et les sacrilèges iront en enfer.

Que faire ? c'est-à-dire
Ce que peut bien signifier la l'âme, la messe, l'anesse
En dehors de... de la... de...

PETIT EXAMEN DE CONSCIENCE
DU DIMANCHE 15 MAI 1916 A TROIS HEURES
APRÈS-MIDI

Quand Dieu nous tire par en haut,
Il nous vient des monstres nouveaux,
Car le démon n'est jamais loin
Et guette bien par quelque coin.
Tu dis : « J'ai vaincu le désir
Et je n'ai plus aucun plaisir ! »
Descend la haine ou la colère,
Un regard, un mot t'exaspèrent,
La conduite de l'ami Hixe
Qui n'est jamais claire ni fixe.
Allons, rentre dans ta maison ! oraison,
Et parlons raison :
Quoi ! ne sommes-nous pas des frères
De chagrins, d'efforts, de misère ?

Te crois-tu toi-même parfait ?
Songe au mal que tu as fait,
Que tes faiblesses occasionnent
Et qu'il faut que l'on te pardonne.
Vas-tu, pour tel méchant mot,
Perdre le calme et le repos
Et, pour mieux concentrer ta rage,
Renoncer à devenir sage ?
Parfois, au creux d'un cimetière,
On rapproche dans son esprit
Deux dates, deux noms, deux carrières
Que sur un marbre on trouve inscrits ;
Se sont-ils connus, ces deux êtres ?
Ils se sont rencontrés peut-être :
L'un jalousait l'autre en argent,
En femme, en gloire ou autrement.
Maintenant, sous la dalle de pierre
Voisins comme ils furent sur terre,
Mais détruits, glacés, dispersés,
Leurs bouches ne seront plus bonnes
A dire du mal de personne.
Ah ! mes amis ! vivons en paix.
Je suis bien loin d'être parfait.
Pardonnez-moi ! je vous pardonne
Ce que mon vieux démon soupçonne.

Au fond, nous nous aimons tout bas.
On est moins mauvais qu'on ne croit.
Mon Dieu! donne-moi l'innocence!
O Jésus, mourant sur la croix,
Evite en moi toute résistance
Et délivre-moi des combats.
Il vaut bien mieux vivre en martyr
Que de haïr.

CHRÉTIENS ET PAIENS

Flegmatique et sensuel, je l'étais, je le reste.
Si je digère mal, c'est que je suis si mou !
« Les païens ont pour moi, plus de respect que vous ! »
M'avez-vous dit, Seigneur, au réveil de ma sieste.
C'est vrai que, ce matin-là, j'avais communié.
Mais après, que de courses ! avenue de Villiers,
Chez cet ami pour qui j'illustre un catalogue ;
Monter les cinq étages d'un égyptologue !
De là ! gare de l'Est pour un renseignement :
Un sauf-conduit pour Meaux ! où le prend-on ! Comment
Et je gardais toujours votre Saint Viatique,
Sans manquer du respect qu'on doit au Sacrement.
Et puis, j'ai déjeuné dans l'arrière-boutique
Où l'on me cuit deux œufs parmi de pauvres gens.
J'ai dormi, Seigneur ! J'ignorai votre présence,
Ou que, cinq heures même après la communion,

S'endormir devant vous, ce vous fut une offense.
Je suis si neuf aux lois de votre religion,
A sortir de l'indocilité je commence,
Je suis un apprenti, un dévôt qui commence.
Vous m'avez éveillé par des mots de courroux :
« Les païens ont pour moi plus de respect que vous ! »
Je pleure et le démon dit : « Comédien ! tu triches
En trésor d'amour pur ton cœur n'est pas si riche. »
Dieu qui lisez mon cœur, voyez-y mes remords,
Dites que vous pardonneriez après ma mort.
Heureux ceux qui sont nés chrétiens comme leurs pères :
Ils ont la grâce en eux dès la fleur du berceau.
Ils ignorent l'effort où l'on se désespère
De repousser Satan, passé toujours nouveau.
La vertu du bonheur ne leur est pas rebelle ;
Ayant toujours la grâce, ils sont toujours heureux ;
Inaccessible au mal, leur vie est toujours belle,
Finit comme un beau jour dans le plus haut des cieux.
Moi, j'apporte à l'autel une âme déchirée,
Le parti de la vie et celui de la mort
Sur la terre du cœur, la bataille livrée,
Laissent devant Jésus, des lambeaux de remords.
Que de fois renonçant, preuve que l'on vous aime,
L'événement du jour vient vous prendre quand même !
O toi ! dont les autels m'ont vu pleurer d'amour

Le passé laisse en moi des racines de haine.
De la gloire les voix ne me laissent pas sourd.
Mes matins sont bien doux sur les dalles de pierre,
Quand les regards dorés que jette l'ostensoir
Descendant jusqu'à moi, animent ma prière :
 Que n'ai-je, hélas, d'aussi beaux soirs !
L'intérêt, le plaisir discutent ma journée ;
 L'excuse du travail et celle de l'argent
N'ont qu'à sortir un flot d'habitudes passées,
 Pour triompher sans arguments.
Rien n'est plus dangereux que de dîner en ville :
 La grâce fait trouver des mots
Aux chrétiens qui, parlant, ont des langues agiles.
 Je me pique au jeu comme un sot.
Par des récits méchants, je crois que j'intéresse
 Quand, par politesse, on sourit.
Je médis d'un absent au présent que je blesse ;
L'habitude est en vous, chrétiens, en moi l'oubli.
Je perds soudain le fruit d'une rude constance,
 Et dont vous n'avez nul besoin,
Préservés de celui, depuis votre naissance,
 Que n'écartent jamais mes soins.
Un prêtre à l'écolier enseigne la patience,
 Le pardon, la douceur d'aimer ;
On m'apprit la révolte et non l'obéissance,

Et l'art amer de critiquer.

Un peuple qui sec roit martyr veut des revanches ;

Ses succès ont l'air de punir.

Si ses meilleurs enfants se font des âmes blanches,

C'est encore afin d'éblouir.

Fais taire en moi, Jésus, l'amour de la victoire ;

Mon cœur est un clairon puissant,

Fais taire ses éclats à l'assaut de la gloire,

Emplis-le de tes doux accents.

Oh ! ta poitrine, ô Christ, mise en notre poitrine,

Dans un sublime accollement,

Oh ! dans notre regard ta prunelle divine,

Ta plaie saignante à notre flanc.

Navré quand tu t'en vas, joyeux quand tu t'approches.

Je ne peux qu'espérer l'amour.

Ce sont là des tourments, chrétiens de vieille roche,

Que vous ignorerez toujours.

J'offre à cet Océan, la foi, un cœur de pierre ;

Mon espérance au front la couronne de lierre.

Dans les plaies de ton cœur

Je loge **mes douleurs.**

Dans les plaies de tes mains

Je loge mes chagrins.

Dans les plaies de tes pieds

Mes péchés.

*
* *

A chaque coin du toit de la chaise à porteurs, il y a des flammes. Les anges robustes qui sont dans les brancards se désolent de la conduire ailleurs que.... Savez-vous qui est dans la chaise à porteurs ? Un démon au nez crochu et qui souffle des flammes. Mon Dieu ! ce démon serait-il moi ? hélas ! quelle inquiétude....

*
* *

Pâtisserie légère ! église gothique ! dans chaque clocheton prient la sainte Vierge ou les Saints, mais le timbre que toute la ville entend est frappé par deux diables.

ASCENSION

Fixez, fixez l'azur pour y voir les anges.
Fixez, fixez mon cœur pour y voir mon Dieu.
Ecoutez bien le ciel, vous entendrez les anges.
Ecoutez-moi penser, vous entendrez mon Dieu.
Docteur, auscultez-moi et convertissez-vous,
C'est comme le tonnerre, mais c'est bien plus doux :
Prisonnier, Vous de moi ou bien moi de Vous,
Mais quelqu'un dans mon cœur est sous les verroux.
C'est la guerre ! à Paris on s'amuse à force.
Eclairez, Seigneur ! l'arbre sous l'écorce.
La coque est brisée : mon Seigneur s'évade.
Mon âme est brisée, mon corps est malade.
Baissez-vous ! je suis le Seigneur, votre Dieu ;
Ne faites pas de calembour avec Mon Nom !
Le Seigneur m'emmène dans Son Ascension.
J'ai vu tout Paris, le toit des maisons.
La Seine luisait comme un sabre neuf ;

Le Sacré-Cœur n'était pas plus gros qu'un œuf.
« Aimez-moi, dit le Seigneur, et moi seul. »
Je reconnaissais le tramway de Bonneuil,
Les villes et les bourgs de Melun à Mantes ;
Les collines et les vertes campagnes environnantes.

.
Les chiens de la Villette ont l'air de maquereaux ;
Les femmes, de tigresses, les hommes, de turbots.
Le meilleur des acteurs et la meilleure moutarde,
Dites-moi donc en quoi tout cela me regarde.
J'ai vu du sang à la poitrine de mon Dieu ;
Il en est tombé sur ma main gauche et mes yeux.
Nu, deux fois je fus déshabillé de ma peau,
Et j'ai quitté ma chair comme on quitte un chapeau.
Les espèces de filles de joie
Qu'on fait monter sur les chevaux de bois...
(Vous n'êtes pas encore marquise).
Allez dans les cafés, mes amis, les concerts ;
Mais comprenez que j'ai bien autre chose à faire :
Je veux connaître un jour le secret des élus
Et le moyen de ne perdre jamais Jésus.

*
* *

Lui, je le vois dans les glaces et à la porte des églises ; parfois aussi à l'autel au moment de la com-

munion. Elle, sa jeune mère, c'est à gauche de l'autel, sous le dais du cardinal.

S'il ne vient pas en noir, il viendra en jaune, mais il viendra.

S'il ne vient pas en jaune, il viendra en pierre, mais il viendra le roi, l'aimé.

S'il ne vient pas, j'irai. Et je verrai d'abord l'ange huissier, qui donne à baiser son pied de jeune fille orné de lacets noirs emperlés, le bas de sa robe bleu pâle flottante. S'il ne vient pas, j'irai.

La lumière éternelle lui passe au travers du ventre, c'est le Sacré-Cœur de Jésus.

La lumière du Père pourfend le Fils pour me pourfendre et ce passage est le Saint-Esprit.

Mon Dieu ! vous m'avez blessé d'amour.

S'il ne vient pas, j'irai et l'Ange m'ouvrira la porte de nuages. J'ai un bouquet et des sacs d'or. C'est beaucoup pour moi ; les amants donnent ce qu'ils ont : j'irai Lui porter mes présents.

QUATRIÈME PARTIE

LA VIE DÉVOTE

Le poète, ayant abandonné le monde pour le faire du péché, trouve dans le catholicisme ce qu'il ne trouvait pas dans le mysticisme : la paix !

L'ADORATION NOCTURNE AU SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE

Le Bon Dieu est dans son château ;
Le soir on en voit les vitraux.
J'ai vu de loin sa maison dans la nuit
Haute et découpée comme un biscuit.
C'est ici ta maison et ta capitale ;
Comment les vitraux n'éclatent-ils pas ?
Il est ici la nuit, le jour ;
Devant lui, une mitrailleuse d'amour.
Soyez béni, ô vous qui donnez la prière

A votre pauvre humanité dans la poussière.
Une barre d'adorateurs passe ici des heures
Ils ont la confiance dans les yeux, l'amour dans le cœur.
C'est une agrafe de diamants, un concert de louanges
Que le Saint-Sacrement écoute, soutenu par les anges.
C'est une rampe électrique devant l'ostensoir,
Qu'on n'éteint pas le matin et qu'on rallume le soir.
C'est un ruban de charité qui arrête les Allemands ;
C'est un buisson d'ardeurs, un piège au démon.
La barrière du mal et la haie du monde.

Au moment que ton estomac et tes entrailles sont
Dévorés par les chauves-souris d'enfer et les cochons,

Jésus vient, et nettoie la maison.

Tremblez ! frissonnez ! il est là !

Ta vie ! ta ville et l'heure est dans Ses yeux ;

Il peut jeter l'Eglise à bas.

Depuis deux mille ans qu'il a tué les ancêtres, il peut...

Il entend le grillon des pensées qui l'offensent,

Devant le Sacrement qui paraît sans défense.

J'ai tremblé, je connais mes torts,

L'inconstance de mes efforts.

J'ai tremblé devant moi et devant Vous,

Car Vous êtes juste autant que Vous êtes doux.

Frères adoreurs, vous êtes excellents ;

Le respect et non la crainte sont vos ailes.

L'hostie est une tache qui s'étend à l'univers.
Miracle ? non, c'est l'ordinaire,
Divin Jésus, que Ta Présence,
Mais ce qui est vraiment miracle,
C'est ce foyer du Tabernacle
Qui brûle d'une flamme blanche.
Ne parlons pas, marchons tout bas.
Invisible, l'empereur est là.
Le gâteau bleu est dans les mains
Aujourd'hui et non demain ;
Le gâteau d'Amour est dans ton estomac,
Et voici la Présence en toi.
Qui a la fève du gâteau des Rois ?
C'est-à-dire, l'absolue révélation de l'Amour :
Celui dont le sang ruisselle d'onction
Avec l'eau et l'impossible expression.

JUGEMENT DERNIER

Tout n'a qu'un temps : le temps est un don de Dieu, puisqu'Il doit le détruire. C'est une marque de votre bonté, Seigneur, de nous laisser subsister ; et voilà un enseignement du Jugement dernier. Merci de nous épargner encore ce qui détruira les merveilles de votre Création. Craignons de les perdre, apprécions-les, tout en songeant à mériter d'autres merveilles et remercions la générosité de Dieu pour les pécheurs, en pensant à sa générosité envers les Saints.

Tout sera détruit, mais non les démons et les anges ; puisque les uns auront affaire au châtement des mauvais et les autres, à la récompense des bons. Il est probable toutefois que certains anges et démons seront détruits ; ce sont ceux qui sont attachés au sol et à l'air, au feu terrestre et qui n'ont d'utilité que dans les événements humains, à moins que le

Seigneur leur réserve certaines destinées dans l'Événement Formidable.

Les formes périront-elles ? Non point la forme humaine, puisqu'elle ressuscite, mais les autres. Ici se place la notion indiscutable de la préexistence des formes. Platon y croyait et les visionnaires peuvent y croire : les formes qu'ils aperçoivent sont les mêmes et c'est comme des clichés photographiques dans un lieu où ils sont transportés. Peut-être les prophéties ne sont-elles que des songes éveillés et les songes, une visite dans des ciels que nos sens nous voilent. Mais, quelle froide curiosité te prend devant un spectacle qui peut faire trembler les plus forts. Quoi ! ta conscience ouverte devant l'univers ! tes péchés les plus secrets criés devant Dieu, le doute de ton sort éternel, les délices espérées de la compagnie du Seigneur ou la crainte de souffrances horribles, châtement mérité, et tu restes sans émotion ! tu discutes ! Allons ! recule-toi devant l'horreur du spectacle du monde détruit et la splendeur de Dieu, paraissant avec sa Cour au-dessus d'inexprimables ruines. Pèse ton âme pour connaître le rôle que tu joueras dans l'épouvantable drame décisif.

Hélas ! je ne suis ni mortifié, ni recueilli, ni humi-

lié, mais plutôt sensuel, dissipé et flatté. Emplissez-moi d'horreur devant la Destruction. Donnez-moi confiance que je triompherai de mon sang trop chaud, de ma langue rapide, de mes gloires mondaines. Il me voit. Il m'écoute. Il sait que je pense à la littérature, moi l'insecte au fond du trou. Oui, je suis affolé d'orgueil, de vanité, de sensualité dans mon minuscule corps. Oui ! Je retourne à mon eau sale malgré les communions et cette méditation ne servira de rien. Trop léger ! Puis-je même sentir votre présence ? Enfin ! il me restee ncore un petit espoir ! ma vie est peut-être un peu moins folle qu'au moment du baptême. Essayons de mériter les grâces nécessaires pour méditer convenablement jusqu'à six heures et demie.

Le ciel est noir, la terre est noire, un peu d'eau brille, mais l'Océan est noir généralement. Une trompette, comme un vent d'hiver, hurle entre le nuage et la surface de l'eau. Des anges pareils aux nuages, mais plus rapides, et c'est tout sur ce qui fut la terre, rien ! désert ! le désert. Pourtant, il y a une lumière à l'Orient : c'est une vallée obscure, fermée par une immense gloire qui l'éclaire et cette vallée est pleine d'hommes nus. Ah ! si ces hommes étaient habillés de leurs uniformes, de leurs soutanes, des

costumes de leurs temps et de leurs pays, quel pittoresque ! mais ils sont nus et leurs faces seules permettent de savoir ce qu'ils furent. Dieu est devant eux et les sonde : et voilà que deux troupes se divisent, l'une qui rampe sur les flancs d'une des collines, comme les intestins d'une bête immonde, bousculée et déjà piquée par les démons et leurs monstres. L'autre, toute brillante de l'éclat de la vertu, illuminée par les rayons qui viennent de Dieu et où toutes les tares humaines sont effacées : plus de vicillesse, plus de vices, plus d'infirmités, mais la beauté, l'amour pur, l'extase.

Et moi, dans quel état serai-je au moment de cette résurrection définitive, quand, la dalle de mon tombeau soulevée et mes os rassemblés, je serai transporté sur les flancs de cette vallée ? Horreur et crainte ! tout est jugé : mes pensées égarées et mon orgueil que Dieu lit. Quelques bonnes œuvres inspirées par la folie dépensière suffiront à reformer mon âme, pourrie par le péché.

Vous êtes présent !

Les anges parlent ! que de reproches pour leurs inspirations négligées, pour mon esprit, laissé inculte quand tout me conviait à l'instruire, pour mon âme, laissée rocailleuse alors qu'elle enferme des trésors

versés au vice sottement. Ai-je su garder mes grâces de 1909 ? Non ! j'ai oublié une faveur unique que Dieu m'a faite et j'ai forniqué, menti, abusé de la nourriture et des boissons, j'ai blessé mes parents et mes amis, j'ai été maussade, triste ou gai sans motif. Voilà ce que j'apporte à la sortie du tombeau ! Voilà ce que je suis sur la colline de Josaphat ! Voilà ce que le Juge voit derrière le miracle de ma peau recouverte !

Ainsi quand Dieu dira : « Allez au feu, maudits ! » c'est à moi ! à moi ! à moi désespéré, convaincu, impuissant, à moi que cette parole, faite pour ébranler le ciel, à moi que cette parole s'adresse. Tremble et tais-toi ! C'est moi qui suis la troupe intestinale et rampante des démons. Ah ! tu peux mépriser le bourgeois et la pègre. C'est de ce côté-là que tu es... de ce côté-là ! Tu pourras envier ceux qui reçoivent les louanges, comme tu les as enviés toute ta vie d'homme, sans rien faire pour les mériter comme eux.

Oh ! mon Dieu ! que la lumière du Jugement Dernier éclaire mes démarches en cette vie, pour qu'une autre Lumière les récompense dans l'Autre.

L'INCARNATION

Quelle douleur, pour la Sainte Trinité, de contempler sa création avant que le Fils ait apporté sa grâce sur la terre ! Pouvait-Elle jeter les yeux ici-bas sans être blessée ? Le Père ne pouvait-il songer à son œuvre sans avoir le désir de la détruire : l'Enfer avait tout pris d'avance et les hommes ne naissaient plus que pour lui. Notre-Seigneur supplia le Père de l'aider à sauver le monde et le Père exigea le sang de son propre fils pour nous sauver. La Sainte Trinité choisit la plus pure Vierge d'Israël et dans sa plus noble maison, pour y déposer le germe du Saint-Esprit, d'où devait naître Dieu fait homme.

Voici la terre et voici les nations : voici les Nègres adonnés aux idoles et adonnés à la joie et à la barbarie, voici les Romains et leur guerre, leur orgueil, leurs conquêtes, voici les Grecs et leurs

bavardages, voici les Indous, et leurs faux dieux, leurs sacrifices humains, les Chinois et leur cruauté raffinée. Tout cela rit, boit, chante, s'entre-tue sans scrupule, est aveugle. Or dans ce tumulte, il y a, au fond de la Galilée, une petite maison blanche et dans cette maison, une sainte famille : c'est celle d'Anne, de Joachim et d'une petite fille complètement innocente et sage et pure de tout péché. C'est dans cette maison que descend le plus grand ministre de Dieu ; quel n'était pas le mérite de cette enfant, pour attirer la faveur de cet ange et cette visite ? Et combien elle saura en profiter ! Quel mérite as-tu gardé de celle que l'on t'a faite à toi-même ? Tu es retombé dans tous tes péchés.

Au milieu de ce tumultueux orgueil des nations, la maison d'à côté de celle de la vierge, toute la ville où l'on vend en trompant, comme si c'était aujourd'hui où les ambitions s'écrasent les unes les autres, arrive, dans une maison, cet ange. « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu ! » Quelle douceur ! Répétez ces paroles, que je les entende encore ? Que je m'applique à les entendre aussi du fond de ma poitrine, que ma conscience les redise. Mais surtout, que j'aie assez d'humilité pour ne point me gonfler des avantages qui m'ont été

faits et que je dise avec résignation : « Je suis la servante du Seigneur. »

Ils sont dans le nimbe de leur gloire, Nos Seigneurs de la Trinité, mais se réjouissent-ils ? L'Éternel n'a pas abandonné sa création. L'orgueilleux philosophe se nourrit de pois chiches et regarde l'humanité sans amour. A l'enfer ! A l'enfer, l'esclave noir courbé ! à l'enfer, le roi sur ses tapis et ses femmes ! à l'enfer, les armées dont la cruauté ne s'arrête par aucun scrupule ! à l'enfer, les peaux de biches et les lances, à l'enfer ! et les régions éloignées de la lumière fausse de Rome ! les nègres anthropophages et idolâtres, à l'enfer ! à l'enfer, les gourmands, les luxurieux, les envieux, et le Chinois courbé devant une statue d'or et d'écaïlle, à l'enfer, les riches ! Et la Sainte Trinité, qui n'a pas abandonné la création, s'attriste. Et notre Fils adoré dit à son Père que sa douleur est grande et que le Temps est venu de reprendre sa proie à l'Enfer. Le Père dit qu'ils n'ont pas l'Esprit. Le Fils dit que son sang est esprit et qu'il donnera son sang. Et le Père désigne son Peuple choisi et, dans le peuple, il désigne une antique Famille, et dans cette famille, une petite maison blanche où vivent trois personnes exemptes de péché : 1^o Joachim, 2^o Anne et leur

fille. C'est là que l'Homme naîtra. Alors, un ange s'envole, le plus grand ange. Les peuples virent-ils dans la lumière ce gros oiseau blanc à membres et à figure humains? Non! et personne dans la maison de Joachim. Il choisit le temps que la fillette était seule et lui annonça ce qui lui allait arriver et Marie, avec une sagesse au-dessus de son âge, répondit d'un ton modeste.

NATIVITÉ

Hommes du pays ! voyez la merveille
Qu'ici-bas l'Esprit descendit pour nous ;
Le Petit de Dieu, l'Enfant sans pareil ;
Redites son nom, tout bas, à genoux.
O Dieu ! quel honneur est fait à ces gens !
Le bon menuisier en est tout tremblant.
Le Nouvel Enfant n'aura pas de pleurs,
Et sa Sainte Mère est comme sa sœur.
L'hiver, voyageurs, la nuit il fait froid,
Et Joseph guettait un coin pour leurs têtes :
Les portes restaient closes sous ses doigts.
Il fallut tirer de la paille aux bêtes,
Pour que le petit reposât dessus.
Et alors des cieux s'entr'ouvrit la sphère ;
La neige et la nuit recélaient Jésus,
Et l'Eternité bénissait la terre.

Après, il survint en pèlerinage,
Pour avoir la foi et l'ayant déjà,
Certains étrangers qu'on nomme rois mages,
Offrant des raretés de leurs Etats.
Me voici, Jésus, voici quelques vers,
Tous les jours on en fait de bien meilleurs ;
Mais, divin enfant, regarde au travers
Le sincère amour d'un pauvre pécheur.

RETOUR DU GOLGOTHA

On vient de condamner un innocent ! On vient de supplicier un jeune homme innocent ! J'étais là avec un ami. Croyez-vous qu'il y ait une justice sur terre ? non ! les juges sont des hommes légers ; on n'avait rien à reprocher à ce jeune prédicateur : il ne demandait ni argent ni honneurs. Il disait qu'il était Dieu ! eh ! regardez ce dernier miracle ; tout le pays est dans l'obscurité depuis qu'il est mort ; on dit que le voile du temple est fendu et que les morts ressuscitent. Ah ! oui ! il est bien temps de se repentir de l'avoir tué : voilà nos voisins qui rentrent chez eux en se frappant la poitrine, avec la figure baissée. Les bourreaux ont supplicié un innocent ; sa pauvre chair est encore pendante aux clous comme une viande de boucherie. Si cette chair est celle de Dieu, il faut que la patience de l'Eternel

soit grande pour qu'il ne nous punisse pas par un nouveau Déluge, une pluie de soufre. Mais non ! il a dit qu'il venait sauver et non condamner ; il a déjà pardonné, il est mort en pardonnant, cela seul prouve son innocence. Sa pauvre chair est pendue au bois dans la nuit ; je vais retourner au Golgotha ; venez-vous avec moi ; je vais pleurer avec sa pauvre mère qui est au pied de sa croix, oh ! ce n'est point de la curiosité ; c'est de l'affection. Il parlait si bien, il était si beau. Je tâcherai d'emporter quelque souvenir de lui : un morceau de la croix ? Ne croyez-vous pas que c'est lui qui est le Messie que nous attendons ? Hélas ! s'il est vrai qu'il est le Messie, de quel crime Ponce Pilate n'est-il pas coupable. Tuer Dieu !

L'AGONIE

Si mon corps était dans le ciel comme y est ma tête, j'y verrais l'image de ton agonie, mais ici je suis sur la terre et c'est la veille de l'échafaud, pour moi, que ton agonie dans les bois. Tu pleures et je ne suis pas là pour essuyer la sueur de ton visage, le sang de ta face bien aimée. Désespoir d'être innocent et de payer pour les autres ! j'en pleure aussi, ô tendre génie ! que je m'agenouille près de toi sur l'herbe. Tes disciples dorment : nous sommes ici tous les deux. Moi, je vais t'embrasser, non comme Judas va le faire tout à l'heure, je vais t'embrasser pour mêler mes larmes à ta sueur de sang. Ne pleure plus, mon Dieu chéri ! pense à ta mission parmi nous : tu vas mourir, mais pour ressusciter ! tu vas quitter notre monde injuste et dur et cruel et la lumière du paradis t'attend ! un trône t'attend.

Oh ! dis que tu m'admettras près de toi ! dis qu'après la longue agonie que m'est cette vie sur les pierres de la terre, j'irai te rejoindre. Je serai près de toi comme l'aumônier dans la cellule du condamné à mort. Pense que c'est l'ordre de ton père, cette mort et ne regrette pas, ne regrette rien, jeune homme qui es Dieu. Il y a la mer et cette foule qui te fête. Tu auras des splendeurs plus belles et la foule des élus et la gloire à jamais. Laisse-moi écarter tes cheveux pour essuyer cette sueur, ces perles de sang, laisse-moi embrasser ton front moite : je vais appeler nos amis qui dorment. Ah ! voici les soldats ! mon Dieu, mon Dieu ! sa vie est finie, demain nous ne le verrons plus. Oh ! faites-moi mourir aussi, que je parte avec lui.

MISE AU TOMBEAU

Ton corps de mort ! l'avoir tant aimé vivant ! mais cette chair de pierre est encore la tienne, bien-aimé ! Mon Dieu ! il y a encore du sang sur son joli front : tout cela est comme suant et dur pourtant. C'est ton cadavre ! cadavre, mon Dieu joli. Je tiens tes bras entre mes bras et mon corps sur ton corps, je soulève la couronne d'épines qu'ils t'ont laissée, les écorchures ont des bords bleuis, elles sont mortes aussi ! oh ! si je pouvais te rendre à la vie, bien-aimé. Tu es encore plus beau qu'auparavant, chéri, et je ne voudrais jamais te quitter. J'aime à sentir ton corps dans mes bras, mais je sais que je te retrouverai vivant : je voudrais partir avec toi et qu'on m'enterre ici dans cette grotte, tout de suite à côté de toi. Ton ventre est dur aussi : c'est ce qui surprend le plus dans les cadavres. Je

n'avais jamais vu comme tu as les pieds fins. Tout cela ne m'est pas ravi, puisque je te retrouverai bientôt. Car tu n'oublieras pas ton serviteur, tu te rappelleras que nous nous sommes connus et qu'il n'y a pas de grosses raisons pour que tu me repousses : je t'ai souvent offensé, mais tu sais que ce n'est pas volontairement. Hélas ! je n'ai jamais senti l'amour que j'ai pour toi que depuis que tu es mort : je suis amoureux de ton cadavre et je vois combien je t'aimais sans le savoir. Voilà cette main qui a fait tant de miracles ! Je l'embrasse ! voilà cette tête qui contenait le ciel, la terre et l'enfer, mes deux bras la saisissent, voilà cette poitrine où est ton amour pour nous, j'y pose ma tête. Voilà ces pieds troués. Oh ! les misérables ! comme ils t'ont fait souffrir : ils t'ont troué, toi, Dieu, toi jeune homme plus que charmant, plus que séduisant, plus que génial. Cette merveille unique, Dieu descendu sur la terre, ils l'ont détruite rageusement. Mais tu as pardonné en mourant et je dois pardonner aussi. Je pardonne en soupirant et je t'adore, admirable mort.

LES NOCES DE CANA

Je fus assis à la table
De ce repas délectable,
Où chacun des invités
A trouvé la vérité,
En goûtant à ce vin neuf
Qui est le sang du Seigneur.

Jésus, à ceux qui l'approchent,
Coupe un morceau de brioche ;
On ne le comprend pas bien ;
Mais son verbe fait du bien.
Dites-moi, que signifie :
« Ma Parole donne vie ? »

Quelles noces ! quel repas,
Où Dieu lui-même assista !

Mais, à ce banquet, personne
N'avait les yeux assez clairs
Pour te reconnaître en homme,
Directeur de l'univers.

N'étant qu'un avec ton père,
Tu fis le ciel et la terre.
Or, sous la face d'Adam,
Tu partages avec ses gens !
Qui croirait que ce jeune homme
Est un Dieu autant qu'un homme ?
Tu vas montrer à leurs yeux
Que l'Homme est pourtant un Dieu.

On apporte un vase plein,
Et tu changes l'eau en vin.
Et toi qui, dans tes deux vies,
N'a pas une fois péché,
O mère, que l'on envie,
Vierge, ta maternité !

ADORATION DE LA CRÈCHE

Mon Dieu est dans son berceau ; mon Dieu est un tout petit enfant de pauvres. Son berceau est un peu de paille : on l'a posé là-dessus parce qu'il n'y a rien que la misère et la nuit. Il n'y a pas de berceau. C'est une bien petite famille de menuisier en voyage, qui s'est réfugiée dans une grotte : il fait froid ! il fait moins froid à cause des bêtes ; les bêtes donnent toujours un peu de chaleur. Il fait nuit, mais avons-nous besoin de chandelles ? Le corps de cet enfant donne une grande lumière : les animaux clignent de l'œil, Joseph le bon menuisier est ébloui ; il joint ses grosses mains, la Mère Marie est toujours calme, heureuse, souriante. Que je voudrais être de ceux qui entrent ici : ce sont de petites gens comme moi, des hommes de la campagne, de braves gens qui surveillaient des bêtes et que les anges ont

avertis ; ils ont cru sans hésiter et ils se sont mis en marche. Oh ! j'aurais cru, moi aussi, cher Seigneur ! Pourquoi ne m'as-tu pas fait naître en ce temps-là : je t'aurais embrassé tes petits pieds satinés et je t'aurais suivi toute la vie. Je ne demande pas à être roi, et mage comme ceux-ci qui arrivent avec tant d'éclat dans notre misère. Voilà une grande surprise pour nous : ils sont à Dieu et Dieu les aime : je ne demandais pas la gloire de t'apporter des présents, mais être dans un coin derrière les bergers et sentir le bonheur de ta naissance qui illumine. Admirez les rois qui se sont inclinés devant l'enfant pauvre ; aimez la pauvreté et l'innocence.

ANNONCIATION

Brûler tes seins avec trois longs fils d'or,
Ce n'est pas vrai, les anges n'ont pas d'ailes,
Si c'est le mien que j'ai vu ce matin.
Amour ! amour ! faites tomber ma chair ;
Dépouillez-moi de la peau de tout homme,
Montrez mon âme au Seigneur notre Dieu.
Larmes d'amour obscurcissent ma vue.
En robe jaune, voici l'ange gardien.
Je n'ai pas dit : Je suis ton serviteur,
Car devant toi je n'avais que des pleurs.
A genoux ! mets-toi donc à genoux pour écrire !
Comme tu fis quand il tourna vers toi
Ses longs cheveux et son pâle visage
Qui t'apparut dans certain paysage.
Qu'ai-je fait pour mériter ta visite ?
Car je suis bête, insensible et méchant.

C'est donc vrai ce qu'on m'apprit dans la suite
Que le Ciel a pitié des pauvres gens ?
Pauvre je suis, Dieu ! fais que je le reste,
Ange de Dieu, si c'est la loi céleste.
Ange, en venant, laisse mort à la face,
Douce douleur au creux de l'estomac,
Mort à l'esprit, aux jambes, dans les bras ;
Jette à genoux, tout en pleurs et sans voix.
Dieu, qui voit tout dans sa miséricorde,
A tout compris et combien je souffrais.
Annonciation ! Grâce que Dieu t'accorde :
Mourir sans mort satisfait de souffrir.
L'enfant naîtra ! pourvu qu'il ne meure pas !
Je n'ai pas d'autre intérêt ici-bas.

FUITE EN ÉGYPTÉ

Protégez cette famille en voyage !
Protégez le printemps marchant dans le désert !
Je suis cet avenir qui t'attendait alors.
Mes aïeux ont pleuré des petits enfants morts
Qui avaient juste le même âge que toi.

Que ne puis-je, au milieu des fous,
Seigneur, apprendre à rester calme.
Mère, je suis sur tes genoux ;
Nous sommes au pays des palmes.

Démon ! ta voix se fait jolie
Pour imiter celle de Dieu,
Quitter les genoux de Marie,
Sphinx, fasciné par tes yeux.

A PROPOS D'UNE MORSURE DE CHIEN
A LA MAIN

Fils de Marie, mené dans ce faubourg,
Crois de chanter que je n'ai point l'envie,
Mais de laisser mes yeux brûler de pleurs,
A ce dédain qu'ils avaient de ta vie,
Le Tribunal et les exécuteurs.

Fut-il jamais un plus noble visage,
Aimable aspect, le regard calme et doux,
Plus de tendresse et parole plus sage,
Si près de l'homme et tant par-dessus nous.

Hélas ! je vois ton front tout déchiré
Par un torchis de végétaux piquants,
Et tes cheveux, par la ronce offensés,
Sur ton cou blanc laisser tomber du sang.

O pieds soyeux, vénérables mains blanches !
Tirant d'un sac tenailles et marteaux,
Les menuisiers, contre une rude planche,
Vous ont tourné à vous casser les os.

Du corps pesant s'agrandit la douleur ;
Du fouet cinglant il a les cicatrices.
En ce printemps qui fait venir les fleurs,
Il n'en est pas une qui ne pâlisse.

Quoi donc ! hier, pour une pichenette,
Que fit la dent du chien de mon ami,
Je me sentais l'humeur devenir blette,
Brouiller le cœur et perdre mon esprit !
Quoi qu'il arrive en ta vie inquiète,
Songe aux douleurs du Seigneur Jésus-Christ.

VISITATION

Louange à cette petite fille de la campagne
Qui a été l'épouse et la mère de Dieu !
Elle a reçu la visite de l'ange, elle l'a vu de ses
[propres yeux],
Elle est allé chez sa vieille cousine dans la montagne,
Celle qui devait être la mère de Jean.
Elle n'est qu'une pauvre enfant de la campagne ;
Sa famille est une famille de pauvres gens !

Sa cousine est l'épouse d'un vieux prêtre ;
Elle-même est la fiancée d'un menuisier,
— Un menuisier de bourg, pensez ce que ça pouvait être
Dans leur vie, un événement est arrivé :
Il paraît que le Saint-Esprit est sur Marie.
Sa cousine est l'épouse d'un vieux prêtre,
Marie est allé la visiter.

Louange à cette petite fille de la campagne
Qui a mérité d'être la mère de Dieu !
Il me semble qu'elle était née en Bretagne
Et qu'elle a vécu là sous mes yeux...
Je connais la colline où vit Elizabeth.
C'est à seize kilomètres de chez moi,
Un peu avant d'arriver à Bénodet ;
Un ancien moulin entre une lande et un bois ;
Marie est venue là avant que d'être mère.
L'autobus qui fait le service de Bénodet
Passe devant, comme jadis ma bicyclette,
Et aussi la voiture à Le Corre que conduisait mon père.

Louange à l'homme intérieur qui jouit de l'arrivée des anges.
Le démon prend les formes les plus étranges :
Un poteau télégraphique, un poêle, un dessus d'album,
Mais il annonce toujours son arrivée dans l'homme,
Louange à celui qui préfère l'arrivée des anges ;
Surtout, louange à celle qui a été bien élevée,
Et qui a vécu sans lemoindre péché.

Elle est l'unique.

Elle est saluée par Gabriel ;

Elle le mérite :

C'est pourquoi Dieu est sur elle.

Il est en elle, il est autour d'elle ;
Il est son époux, son fils, son père ,
Elle est sa nourrice et sa mère ;
Elle est sa reine, il est son roi.
Vierge unique, veillez sur moi.

CHOIX D'UNE VIE

Mon Dieu, éclairez-moi ! je suis devant vous.

Il ne s'agit plus que je me représente vos douleurs pour les pleurer et vos joies pour me réjouir, je viens vous demander le conseil de vos inspirations. Il ne s'agit pas de choisir entre le mal et le bien : le choix serait odieux et son idée seule exécration, mais de choisir entre le bien et le mieux, ou plutôt entre le mieux et le mieux adapté à mon caractère.

Quelle vie sera la mienne ? Ai-je la vocation ecclésiastique ou monastique ? dois-je rester dans le monde ? dois-je prêcher avec ou sans appareil ? Je n'ai pas la vocation monastique, car l'absence absolue du monde me rend maussade, méchant et pécheur. Je n'ai pas la vocation ecclésiastique parce que, littérateur dans l'âme, je verrais les confessions

d'un œil qui est celui d'un bon artiste non celui d'un bon prêtre : d'ailleurs indigne de l'être. Que faire dans le monde ? Multiplier les actes de dévotion, qui sont ma sauvegarde contre le démon, car je sais par expérience dans quel état je tombe sous l'influence de mes amis. Ma nature est poreuse et emboîtable : subissons donc l'influence de Dieu et non celle du monde. Que faire dans le monde ? 1° travailler pour pouvoir donner ; 2° ne pas travailler jusqu'à l'échauffement, qui fait venir un autre démon et, donc, couper le travail par des méditations ; 3° se conduire d'après l'honnêteté et la délicatesse ; 4° ne pas se vanter de sa religion, parce que c'est se servir de Dieu pour une attitude ; et pourtant, ne pas s'en cacher, donc ne pas mettre les perles devant les pourceaux ; 5° ne prêcher que les gens convertissables ; 6° donner à tous l'exemple de la vie modèle ; pour faire indirectement l'éloge d'une religion si admirable.

MASSACRE DES INNOCENTS

Quand l'enfant naîtra en moi, faites, mon Dieu, qu'Hérode ne le tue pas. Cachez-le aux démons des soldats d'Hérode, mon Dieu ! Je suis si lourd et si triste, quand je ne l'ai pas. Lui, Il calme mes rages de dents et mes douleurs de foie, Il m'allège des maux physiques et moraux, et tous reviennent quand il s'en va. Dieu ! qu'advierait-il, si je l'avais perdu à jamais : je serais comme j'étais avant de le connaître : un champ où poussaient les orties. Aussi, quand les soldats d'Hérode viendront, je l'emmènerai dans les déserts du jeûne et de l'abstinence.

La chasteté et la raison le protégeront et l'amour le portera... Nous n'entendrons plus les cris de ceux qui ont perdu leur petit, ni le tapage des démons fouillant les maisons et les berceaux. Nous aurons de la compassion pour eux sans nous mêler à eux. Une

génération d'enfants est supprimée par un chef usurpateur et poltron. Chaque maison est une source de douleurs.

Laissez régner en moi le descendant de David, pour m'éviter des larmes après et avant ma mort. Je suis sa mère aussi, puisqu'il veut naître en moi. Affreux soldats d'Hérode, laissez-moi mon enfant ! Est-ce que je peux vivre sans lui ? Il est plus que mon ventre qu'il éclaire, il est plus que ma tête qu'il emplit : ne me le prenez pas ! il est de ma poitrine qu'il emplit. Si vous n'en voulez pas seulement à ma vie, mais aussi à ma mort, prenez-le ; si vous ne voulez pas seulement me tuer, mais me `damner, prenez-le !

LE PÉCHÉ ORIGINEL

Adam et Ève ont péché dans le Paradis. C'était un endroit empli de la grâce de Dieu et de la beauté de la conception non tachée par l'entreprise du démon.

Mon Dieu, faites-moi connaître l'importance de leurs fautes ! et ce que je dois en conclure. Ève a péché par curiosité en écoutant le démon. La curiosité est le besoin que nous avons d'enrichir notre vie, alors que nous devons le haïr.

La curiosité me fait sortir de chez-moi, elle me mène hors du recueillement et je dois me garder contre elle. Elle est voisine de la sensualité, car c'est pour exercer nos sens que nous sommes curieux, alors que nous devons les mortifier, et nos sens exercés nous amènent de péchés en péchés. L'amour sexuel n'a pas de plus grand excitant que la curiosité. Allons ! ne soyons pas curieux, pas curieux d'autre chose que de nos péchés pour les haïr et de nos bons penchants pour les développer.

En conclusion, les gens curieux sont gênants, donc peu charitables.

Il est inutile d'être curieux parce que, pour une fois qu'on agrandit son esprit, mille on ne profite pas de sa curiosité. Il est utile de ne l'être pas, parce qu'on augmente son recueillement.

Il est agréable de n'être pas curieux, parce que la dissipation est un trouble et que le seul bonheur est la paix.

Il est nécessaire de conserver la paix pour le salut. J'ai passé ma vie dans toutes les curiosités, j'ai appris et colporté des nouvelles, des mots d'esprit, des anecdotes peu vertueuses, acheté et répété des livres. Je dois éviter toutes les distractions où mon amour-propre se blessait et blessait les autres, même depuis le baptême.

La vantardise et la rivalité étaient le fruit de la curiosité. Je dois fuir le monde et vivre intérieurement.

Père Céleste, donnez-moi la lumière, pour que je ressente cette résolution.

Jésus-Christ, donnez-moi l'amour, pour que j'y parviennne.

Sainte Vierge, saint Cyprien, priez pour mon repos intérieur, mon recueillement.

ADDITION

1° Si, dans l'état de grâce absolu où était Adam, le péché l'a surpris, que ne devons-nous pas craindre dans l'état où nous sommes ?

2° Les conséquences du péché d'Adam sont sur nous. Mesurons les conséquences des nôtres.

CRUCIFIXION. TENTATIONS

La seule pensée capable de m'arracher des larmes est celle de ma sécheresse de cœur. Il faut avouer que je n'en ai jamais eu que pour le théâtre, le cinéma, ou mes chagrins personnels, ou la musique soudaine.

Je n'ai jamais pu réussir à pleurer sur la mort de Dieu, sur l'agonie de ce jeune homme de trente-trois ans, la mort de cet innocent, la mort affreuse de cet Être parfait : beau, plus qu'intelligent, plus que complet, plus que bon, dieu, plus que dieu : le Dieu Unique. Car je n'appelle pas larmes cet exercice de cabotin qui mouille les paupières, par un appel à des souvenirs douloureux dont on charge l'image évoquée. Les acteurs mettent de la vaseline au coin de la paupière et fixent la rampe pour la faire fondre quand il leur faut une larme ; moi, je

pense à mon passé, ou je mêle une romance intérieure à l'image du Sauveur crucifié. Mais d'une vraie douleur devant les péchés du monde, je suis incapable. Vois combien tu es égoïste, insensible et sensuel. Il n'y a que les coups directs qui portent sur toi, et encore ! si bizarrement ! trop ou trop peu et hors de propos.

LE DÉMON PHILOSOPHIQUE

Si Dieu est mort, il le voulait bien. Il savait d'où il venait où il retournait. Ce n'était qu'un jour douloureux après trente-trois ans de la vie du penseur victorieux. La vie la plus exquise !

MOI

Il voulait mourir pour nous, parce que son sang est Esprit et qu'il donnait l'Esprit à la Terre en le répandant. C'est un sacrifice à l'Humanité sublime. Et le supplice de la Croix est un supplice médicalement atroce. Quant au penseur victorieux : tu oublies qu'il compatit !

LE DÉMON

Ces douleurs de la compassion sont délicieuses.

L'ANGE

Les méditations les plus simples sont les meilleures.

MOI

Excellente leçon de littérature, mon bon ange !

LE DÉMON

Ah ! Ah ! Ah !

MOI

Tu ris, démon ! imagine-toi sur une croix, suspendu par les mains au-dessus de la terre, nu, avec des souffrances spéciales aux extrémités nerveuses, cela n'est rien ! agacé par les mouches que ta sueur attire, cela n'est rien ! Imagine quatre plaies déjà suppurantes, douloureuses comme le panari, la brûlure, la fluxion de poitrine ; et qu'au lieu d'être soigné dans un lit, tu sois nu à l'air comme un soldat blessé attendant l'ambulance, mais c'est pis ! Tu es attaché par ta chair et de telle façon, que le moindre mouvement t'arrache un cri. Le poids de ton corps sur les clous effile les plaies des mains, les genoux s'affaissent et la chair des pieds cloués se coupe encore. La

pauvre tête avec ses épines ne sait où se tourner sans piquer une épaule ou l'autre, sans enfoncer par le bois l'épine dans la tête ou entraîner, en la baissant par son poids, le corps plus avant qui déchire les mains. Songe à la fièvre, à l'énervement du malheureux homme, car Dieu ici est homme pour souffrir.

Mais, non ! mon Dieu ! vous m'avez donné un cœur dur de juif et rien ne m'arrachera une larme.

LE DÉMON

Il y a deux mille ans que cela s'est passé ! que d'autres douleurs depuis...

MOI

Tout cela se passe à toutes les minutes du jour. Les fautes des hommes font subir à Jésus les mêmes tortures.

L'ANGE

Prends garde ! tu vas encore raisonner.

MOI

On m'enfonce des clous dans les mains. Je suis

entouré de soldats, de hurlements, je suis nu ! j'ai honte ! je souffre.

LE DÉMON

Cabotin !

MOI

Je suis l'ami de la victime ; je sais qu'elle est innocente ; je voudrais le crier, arrêter les gens, je ne le dois pas. Je vois les souffrances d'un ami et d'un ami adorable.

LE DÉMON

Ces disciples sont des initiés. Ils savent que Dieu va les appeler bientôt pour un bonheur éternel.

MOI

Démon, mouche importune, toi aussi ! L'Écriture nous montre au contraire le meilleur disciple assez incrédule pour renier son maître, et tous assez ignorants pour se scandaliser des promesses de l'Eucharistie. C'étaient bien des amis qui perdaient un ami, et quel ami ! quels amis innocents et dévoués ! des amis comme il n'y en a pas.

LE DÉMON

Des marins ! des brutes !

MOI

Les simples aiment vraiment.

LE DÉMON

Ils avaient perdu leur innocence après l'éducation.

MOI

Quelle éducation !!

Je suis la Mère. Je sais mon fils arrêté, enchaîné, jugé sommairement sans avocat, sans instruction. Je viens de le voir passer aux mains de la foule : j'ai entendu la foule. Ah ! mon Seigneur ! je ne puis continuer.

UNE VOIX

N'écrivez plus.

CRAINTE ET RESPECT

Dieu est cette immense tache blanche qui est partout. Cette unité ubiquante est absolument pure, étant une et absolument puissante, étant absolument pure. Or cette unité a communiqué ses vertus avant que rien ne fût à un Être Parfait, à son Fils. Le Fils omniprésent a la faculté de tout détruire, de tout construire, de tout animer. Il est immortel, incommensurable et parfaitement puissant. Or, Sa Puissance, il ne s'en sert que pour notre bien avec une bonté que nous ne pouvons apprécier, avec un dévouement sublime. Ayant compris la souffrance des hommes aveugles qui oublient les bienfaits de Son Père, il a eu le courage de venir sur la terre en homme, pour nous donner l'exemple de Sa Perfection et le secours de Ses Miracles. Ayant reçu l'ordre de donner à la Terre Son Précieux Sang, il

a quitté son immense félicité pour venir souffrir jusqu'au sang en sacrifice de rachat. Il a fait davantage, il a voulu se réduire — miracle ! miracle ! ô merveille des merveilles ! — à n'être rien qu'une bouchée de pain pour s'allier à nous et nous maintenir dans la voie du salut. Voilà cette grandeur immense, voilà cette petitesse plus immense encore. Soyons éblouis devant ce que nous ignorons et ce que nous connaissons. A genoux ! et silence !

Si nous pouvons craindre les fléaux de la terre : la mort, les blessures, les cataclysmes, combien ne devons-nous pas craindre Dieu, qui peut les soulever contre nous ! Surtout si nous envisageons notre culpabilité, nos fautes, celles de l'humanité et celle qui est la mère de toute l'ingratitude. Voilà la seule puissance, puisque d'elle dépendent les autres : craignez de lasser cette puissance. Tremblez, hommes ! épouvantez-vous des dangers que vous font courir vos innombrables péchés.

Mais non ! si Dieu est parfait et omniprésent, il connaît nos faiblesses et nous épargne ses rigueurs. N'ayant que les organes qu'Il nous a donnés, il ne peut nous châtier des fautes que nous ne saurions éviter. Ne craignons donc pas plus son inflexibilité que nous n'avons de confiance dans sa justice. Nos

efforts vers le bien seront sans inquiétude, car pas un seul de nos mouvements ne Lui échappe. Ne craignons que de lui déplaire et continuons à cheminer vers toute la perfection possible, afin d'être plus digne de le recevoir comme je vais le faire tout à l'heure. Que nos remords nous amènent à la délicatesse de conscience et cette délicatesse au maximum de bien que nous pouvons atteindre. Confiance et courage.

Mais qu'est-ce que la crainte mêlée de confiance, sinon le respect? Respectons ce Dieu qui peut nous anéantir et ne veut que nous justifier. Comme on respecte tout ce qui se maintient par la volonté, respectons ce Dieu puissant et juste. Comme on respecte tout ce qui est le bien, le juste, le beau, le sublime, respectons Ce qui est la Source même du bien, du juste, du beau et du sublime. C'est ainsi que je vous respecte, ô mon Dieu.

Est-ce assez du respect, devant l'immense dette que je contracte à toute minute devant Vous? Je vous dois une infinie reconnaissance de ce que vous voulez bien me pardonner mon indignité. Je dois vous aimer pour Votre Bonté; je dois vous aimer pour Votre Beauté; je dois vous aimer pour le souci que vous prenez de mes besoins, je dois vous aimer

pour vos avis. Je le ferai, en me reprochant de ne pas le faire davantage. C'est avec ces sentiments de crainte, de confiance, de respect, d'amour, que je m'approcherai de votre autel et que je vous prierai humblement de faire profiter de Votre Présence un esclave agenouillé.

Mon Dieu, descendez en moi, obscur pécheur, ô vous qui êtes la puissance, la clarté et la perfection absolue.

ROYAUME DE JÉSUS-CHRIST

Pour une société qui met sa confiance dans ses forces, le détective est le héros qui représente sa sécurité. Le voleur est plus malin que nous, mais le détective est plus malin que le malin. Dans une société qui nie Dieu, si le voleur est le diable, le détective serait Dieu. Imaginons très humblement ce dialogue.

— Je suis ce détective, mais, pour que je m'occupe de vos affaires, j'exige que vous vous occupiez des miennes.

— Nous touchons les détectives : point vous.

— Vous êtes trop faible pour vous défendre du voleur et trop faible pour croire à la force du détective. Ecoutez-moi ! Vous savez bien que les gens du peuple se mettent en colère et que leurs femmes se donnent à l'amour facilement. Vous estimez les gens

de l'aristocratie, parce qu'ils maintiennent leurs colères et leurs amours. Vous les récompensez par le respect et l'estime. Vous savez que la force du détective est dans cette maîtrise de lui-même que vous admirez en lui et dans les hommes de l'aristocratie. Je suis le modèle des détectives et des hommes de l'aristocratie et, en admirant la copie, vous n'admirez pas le modèle. Ce que vous admirez dans vos romans, vous ne l'admirez pas dans une réalité supérieure infiniment à eux. Vous reniez votre idéal en me reniant. Admirez-moi comme un Roman à votre usage, si vous niez ma réalité vivante. Admiration, c'est déjà croire.

Pardonnez, ô mon Dieu, à la liberté que je viens de prendre.

Il y avait un prince qui vint dans un pays et qui dit :

— Je suis loin du Royaume de mon Père et j'y retourne. Qui m'aime me suive.

— Comment aimer Votre Majesté ?

— Suivez-moi ! vous verrez que je suis digne d'être aimé. Vous me prouverez que vous m'aimez en cessant de vous occuper de ce qui n'est pas mon service. En récompense, vous aurez dans le Royaume de mon Père le titre de Duc et Pair. Votre vie sera

exempte d'inquiétude ; vous aurez pour vous et les vôtres tout ce que vous désirerez.

— Est-ce tout ?

— Je ne puis tout vous dire.

— Comment et pourquoi croirions-nous à vos promesses ?

— Si vous le croyez parce que je le dis, je vous traiterai mieux que des serviteurs, je vous traiterai en amis. Si vous voulez des preuves de ma puissance, je vous les donnerai.

Et il donna des preuves de sa puissance. Mais ceux qui les voyaient, disaient : « Nous ne voyons pas ! »

Alors le prince leur dit :

« Vous croyez aux promesses du premier politicien venu qui vous déçoit, mais aux preuves que vous voyez de ma puissance, vous ne croyez pas. Or, vous parlez toujours de vos sens comme d'un argument contre moi ! »

L'ENFANT PRODIGE

Quelle vomissure je suis, Seigneur, et j'ose paraître ici ! mais ce n'est point pour adorer, c'est sous ma honte fiévreuse que je viens, avec d'humbles et désespérées supplications. Mon ventre est le carrefour des démons ! Vous les connaissez ! ils vont fuir devant vous, car ils sont ténèbres et vous êtes Lumière. Vous allez les faire s'enfuir et je vous apporte le Champ de Bataille pour demander votre victoire. Et je vous apporte l'ennemi pour qu'il s'enfuit de devant vous, puisqu'il ne s'enfuit pas devant moi. Voilà pourquoi moi, serpent tordu par le vice, je viens devant Votre Gloire étendue et large comme le ciel. Je resterai prosterné jusqu'à ce que j'entende votre voix. Je resterai prosterné jusqu'à ce que le bien-être de ma poitrine me prouve que vous m'avez regardé avec compassion : car, si j'étais un criminel,

du moins ne me la refuseriez-vous pas. Et je veux méditer sur l'Enfant Prodigue ou le retour au bien.

La maison paternelle, avant d'être la vôtre, c'était l'autre ! Ah ! oui ! je la revois ; c'est Quimper et les marronniers au bord de la rivière, c'est le mont Frugy toujours vert sous les yeux, c'est mon pauvre père si patient et que mes fautes ont fait pleurer. De moi aussi, les frères ont repoussé la présence et écarté le pardon, de moi aussi on a souligné les dépenses : par deux fois, j'ai demandé le pardon ! quand on m'a accueilli, il était trop tard, mon cœur était déjà brisé comme il est encore. Une autre fois, je l'ai demandé à Dieu et il m'a donné la vie. Que dis-je ? c'est Lui qui m'a appelé.

L'utilité de la parabole de l'Enfant Prodigue est de faire connaître la longanimité de Dieu envers le pécheur : le pécheur, c'est l'enfant dissipateur des biens de la famille. Le frère est là pour donner l'occasion à la fable de sortir en morale, puisque c'est lui qui reproche au père la bonté qu'il affirme. Il serait bien facile de trouver ici la signification morale de chaque parole : éloignement de la maison paternelle : éloignement de Dieu. Garder les pourceaux : ignominie de la vie. La famine, désolation de la vie de plaisirs.

Mais, de fait, c'est toute ma vie qui est celle de l'Enfant Prodigue et chaque jour de ma vie est la vie entière de l'Enfant Prodigue, puisque, chaque soir, je reviens à Dieu mon Père après avoir dissipé mon bien chaque jour.

MÉDITATION SUR MA MORT

Imagine le monde après ta mort.

Combien y a-t-il de temps que tes os sont dans la tombe ?

Mais ta tombe même est inexistante et les os, que sont-ils ?

Ce nom a disparu de tout souvenir, les bibliothèques qui, par hasard, auraient pu garder dans quelque coin poussiéreux tes livres devenus illisibles, ont elles-mêmes disparu. Ta race, la race juive, existe encore, car elle est le témoignage vivant de la vérité, et éternelle. Les continents sont déformés et les nationalités confondues. L'église existe, car Dieu ne détruira pas ses serviteurs avant le jour fixé. Elle sera le témoin des prodiges qui annonceront la fin ; elle les marquera.

Eh quoi ! prévois-tu un temps si long pour qu'on

t'oublie, pauvre hère, alors que, le soir même de ton enterrement, nul ne pensera plus que tu as vécu.

Mon Dieu, éclairez-moi sur ma mort.

Je suis vieux et couché après une longue maladie : mes frères sont morts, mes sœurs sont mortes. Voici mon neveu, homme pressé qui parle trop haut parce qu'il me croit sourd. Voici M. P..... ; c'est lui qui a amené le prêtre. Ma barbe n'a pas été rasée depuis longtemps ; je suis maigre et ma souffrance se lit dans mon regard ; mes lèvres déjà violettes ont désappris la parole ; mais j'ai assez de raison pour regarder ma vie et souffrir de mes fautes. Il y a là une femme de ménage et des fioles ; le médecin, désespérant de me sauver, est parti.

Mon Dieu, éclairez-moi dès à présent sur mes fautes, pour que j'en aie moins à regretter.

« Il a passé », dit-on. Tout est devenu noir. Plus de lumière. Rien qu'un trou dans un trou. Néant ! le corps, ton corps chaud et vivant, animé de désirs, n'est plus.

Peux-tu te faire à cette pensée ? plus d'intérêts, d'amour, de plaisirs, plus de sens, plus de souffle, plus de marche. De ton corps, de ton cher petit corps il sort un liquide noir, une odeur désagréable : l'apparence de tes membres diminue. L'âme s'en va.

Elle va devant Dieu, qui prononce un arrêt. O mon Seigneur, j'ai été dévoué à tous, j'ai essayé de faire du bien, souvenez-vous-en. Ne m'en veuillez pas de mes communions indignes : toutes les communions sont indignes. Je suis trop sensuel, trop empressé, c'est une nature difficile à vaincre. Aidez-moi à y parvenir.

Il est sûr que je mourrai ; il est sûr que je comparâtrai devant vous. Cet examen est le seul sérieux : je veux passer ma vie à m'y préparer.

Quand mourrai-je ? Où ? Comment ? Sera-ce à l'hôpital ? dans cette chambre ? au couvent ? dans un appartement somptueux ? à terre dans la rue ? Dans ma famille ? aurai-je persévéré dans la foi ? aurai-je fait des progrès vers la perfection ? ou me serai-je endurci dans le mal ! serai-je en état de grâce ? pourrai-je me confesser ? Saint Joseph, Sainte Vierge, donnez-moi une bonne mort. Mon Dieu, faites que je sois prêt ! on ne meurt qu'une fois, et le jugement est pour toujours.

On a paré mon corps croülant, moite. Les amis viennent voir mon cadavre respectueusement et sortent en plaisantant. L'un d'eux a volé un livre. Les parents, absorbés par les formalités, n'ont pas le temps de pleurer et, tout à l'heure, la vie les reprendra. Et

toi! voilà ta vie! ta vie! Tu as joui du soleil, du printemps, de la musique, de la peinture, des conversations abandonnées et libres. Et cela ne compte pas! Tu t'es dissipé, tu as abîmé ton âme et cela compte.

Ton corps livide est dans une boîte spéciale et dans l'église. De cette boîte, mon corps ne sortira plus qu'à la fin du monde. Les paroles de la messe sont terribles, mais voici que la cérémonie est terminée. On porte encore mon deuil et on a parlé de mes livres pendant quelques jours. Et puis cela passe : le nom avec le deuil et avant lui. On m'a fait faire une tombe convenable, mais ma famille est éteinte ou presque, et mon neveu ne se soucie pas d'un oncle trop catholique, dont il n'a pas lu les livres. Les os couleur de terre se confondent avec la terre ; la chair n'est plus. La pensée de quiconque ne me fera pas revivre une seconde dans la ville.

Tout a passé, mon orgueil a passé, mes sensations, dont je n'étais jamais rassasié, ont passé, il me reste au ciel les rares bonnes œuvres qui m'y ont fait une place : c'est la leçon de cette piteuse tombe.

Il est donc utile à mon salut que je sois humble. L'humilité est décente par rapport au prochain, qu'elle ne choque pas comme fait son contraire. Il

est nécessaire que je sois humble pour mériter la vie éternelle. Cela est agréable parce que l'humilité procure la paix avec le prochain, avec soi-même et avec Dieu ; mon Dieu, donnez-moi l'humilité.

Où fuir, à ce moment de la mort, pour vous fuir ? Que faire devant votre merveilleuse lucidité pour s'en défendre : il n'est que d'implorer votre miséricorde, mais cette heure est celle de la justice. O justice bien juste ! Ce qu'il y a de mieux est de me laver aujourd'hui, veille de ma mort, ou, si je dois vivre encore, d'éviter de commettre le péché pour n'être pas damné.

LE DÉMON

Il n'a jamais évité mes pièges.

L'ANGE

Je connais ses bonnes œuvres : hélas ! j'ai dû me voiler la face, même depuis son baptême, me boucher les oreilles pour ne pas entendre son ton méprisant et ses médisances.

LES ANGES DE SES AMIS

Il s'est donné en spectacle avec cynisme.

LA CONSCIENCE

Sensuel, gourmand, susceptible, orgueilleux, joyeux à l'excès, triste sans raison. Avide sinon avare ; égotiste sinon égoïste, maussade, méprisant, envieux, capricieux, bavard, blessant, dur, méchant, flegmatique, insensible, prétentieux, mesquin, outrancier, rancunier.

Oh ! terrible ! cela est terrible ! Délivrez-moi !
Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

JÉSUS MARCHE SUR LA MER

« Ils n'avaient pas compris le miracle des pains parce que leur esprit était appesanti », dit l'Évangéliste au moment de sa marche sur les flots. Et nous non plus, nous n'avions pas compris l'enchaînement des deux mystères, mais nous le comprenons. La suite même des miracles, les explications d'eau, c'est notre matière, et le même Jésus qui marche sur les Flots est Celui qui va dans notre corps à l'Eucharistie. L'obscurité du lac, c'est celle de notre corps quand il n'est pas illuminé par la grâce et l'agitation des eaux est celle de nos esprits, quand ils ne sont pas apaisés par Lui. Les disciples croient voir un esprit, pour donner l'occasion au Sauveur d'affirmer : « C'est moi ! » c'est-à-dire : c'est moi qui serai dans le pain multiplié. Et, la foule le cherchant, il dit : « Vous me cherchez parce qu'ayant mangé

des pains, vous avez été rassasié ! » N'est-ce pas ainsi que nous cherchons l'Eucharistie ?

Mon Dieu, donnez-moi l'émerveillement des disciples voyant marcher le maître sur les eaux, quand je m'approcherai de la Table Sainte. Mon Dieu, rendez-moi digne de la Très Sainte Hostie.

CHEMIN DE LA CROIX

J'aime Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mon Dieu, donnez-moi assez d'intelligence pour comprendre votre situation d'Homme-Dieu, assez de larmes pour pleurer sur votre douleur de condamné à mort, assez de sympathie pour en être ébranlé profondément.

Ni une ironie ! ni un mépris. Vous pouviez vous défendre. Vous ressentez chacune des injures, car vous en savez la valeur : vous avez été très sérieux, très obéissant, très strict. Vous voilà sur le chemin du Calvaire. J'y baise la trace de vos pas sur mon plancher. Mais les planches sont douces et le chemin est fait de cailloux et de poussières. Vous aviez des vêtements durcis par le sang, le sang de l'agonie, celui de la flagellation. Vous étiez affaibli par le sang perdu, la tristesse et les humiliations imméritées.

Il faut que vous portiez des poutres ! les poutres des bois de justice sur lesquels tant de criminels ont expiré avant vous, sur lesquels on va abîmer votre précieux corps. Voici Simon le cultivateur qu'on arrête au passage, et le coup d'œil de brave homme qu'il jette sur Le Bandit. On lui impose un surcroît de travail au moment qu'il allait se reposer ; il est de bien mauvaise humeur. La foule est enchantée du spectacle des trois condamnés à mort ; elle se rassasie de haine. La foule aime les sentiments complets et se donne les gants de l'indignation quand elle satisfait sa cruauté. Pourtant, il y a là de pauvres femmes qui vous aiment, oh mon Dieu ! aiment-elles votre beauté ou votre sagesse ? les femmes aiment les grands hommes quand ils sont jeunes et beaux, même quand ils ne sont pas Dieu ; elles aiment Dieu, même quand il n'est pas homme. Vous les menacez des pires cataclysmes parce que vous savez bien qu'une douce parole ne vaut pas ce que vous leur donnerez après la mort, et puis parce que vos paroles ne s'adressent pas à elles, mais à l'univers et à la postérité.

La sueur tombait dans vos yeux et vous aveuglait. Véronique franchit les soldats et le peuple pour l'essuyer, car vos mains sont liées. Le sang des

épinés vous inondait, et vos cheveux couvraient votre Sainte Face. Sainte Femme ! vos péchés sont pardonnés ; vous avez redressé les beaux cheveux avec la tendresse, la pitié et le courage d'une femme du peuple compatissante. Une seule belle action peut nous sauver ; comme nous ne sommes pas sûrs d'en faire une seule qui soit considérable, sauvons-nous par le nombre des plus petites.

Et la Mère ! Notre Sainte Mère de Dieu ! où est-elle ? La tradition veut que Son divin Fils la rencontre sur le chemin. Quelle rencontre sublime ! quelle douleur ! quelle résignation ! quels regards échangés ! et toutes ces douleurs, c'est pour nous, pour l'humanité, pour le salut des races à venir. Oh ! la récompense vaut peut-être un tel sacrifice, mais le sacrifice vaut une récompense. Sacrifions-nous aussi, n'est-ce pas, mes frères ?

NATIVITÉ

Dieu me donnera la force de méditer sur sa nativité : il me remplira d'admiration et de tendresse pour cet enfant qui veut naître dans une situation spécialement pauvre et méprisable, et moi qui suis riche, j'apprendrai à me mépriser : j'irai à lui, dont la splendeur est sortie d'une étable et je me permettrai de penser à lui devant lui, comme il m'a permis de le faire pour me purifier. Accordez-moi la grâce d'y mettre toutes les forces de mon âme.

Voici notre saint Joseph et notre Sainte Vierge en voyage dans ce pays montagneux ; les hivers y sont froids, puisqu'au mois de mars, on y fait encore du feu (Saint Pierre, quand il renia son maître, se chauffait dans la cour). Il avait neigé et les chemins en lacets qui courent sur les montagnes sont pleins de neige ; la neige est aussi aux arbres et, de temps

à autre, la Sainte Vierge doit s'écarter parce qu'une branche mouillée la frappe au visage, haussée par sa monture ; saint Joseph suit à pied. Voici cette pauvre famille de menuisiers à Bethléem. Ils y sont venus par de durs sentiers étroits, ils ont descendu les vallées et remonté les collines. Ils ont vu la ville de loin, ils l'ont vue s'approcher, ils y sont : il est tard ; comme ils sont las, les pauvres ! comme il est pénible de ne point trouver de gîte, quand on en a tant besoin et qu'un bon lit après un bon repas est doux au voyageur. Mais non ! ils ne sont pas les seuls à venir payer l'impôt : ils ont rencontré bien des paysans sur la route. L'auberge est petite ! elle est pleine ! ou aller ? que faire... Voici une grotte où les animaux perdus se réfugient ; à vous aussi, hommes perdus, elle sert de refuge : et toi, ma pauvre âme, réfugie-toi avec eux, reste devant la porte comme un esclave prosterné et assiste au grand mystère de Noël ! Dieu naît. Dieu est né, et la paix est sur la terre à jamais et la grâce de Dieu est sur terre à jamais. Ah ! Seigneur ! la nuit s'est faite quand vous mourûtes ; pourquoi le jour n'a-t-il pas paru quand vous êtes né ? Il fallait que cela fût ! il fallait que Jésus naquît pauvre pour servir d'espoir aux pauvres, et de charité aux riches, pour donner

à jamais une leçon aux puissants. Et toute sa vie reste d'un pauvre et il dira que le Paradis est aux pauvres, parce qu'il y a toujours du démon dans la richesse.

Que pense la Sainte Vierge ? elle se rappelle les paroles de l'Ange : elle se réjouit de cette naissance miraculeuse, elle remercie Dieu, du fond de son cœur, de cet honneur qui lui est fait, elle supporte la misère avec résignation et ne veut voir que la faveur du Seigneur. Donnez-moi, mon Dieu, cette résignation dans les adversités et une grande reconnaissance à Dieu pour les biens que je tiens de Lui ; et surtout, mon Dieu, faites naître Dieu en moi. Ainsi soit-il.

LA RÉSURRECTION

Ceux qui l'ont vue, l'ont offerte à notre foi, nous devons les croire. Faites que je ressente cette vérité assez profondément pour conformer ma vie à ma foi. O Foi, ne m'abandonne pas et toi seule !

Ainsi, les promesses de Notre Maître étaient sûres. Nous avons douté combien de fois ! souvent aussi nous n'avons pas compris, souvent nous avons été scandalisés par l'audace et la nouveauté de Ses Paroles. N'a-t-Il pas dit : « Je donnerai ma chair en nourriture. » Hélas ! nous sommes de pauvres marins du lac ; nos esprits n'allaient pas plus loin que la Synagogue. Nous L'aimions sans trop savoir pourquoi ; comme on aime quand on aime vraiment. Il parlait bien, mais nous ne comprenions pas toujours. Aujourd'hui, nous avons vu ! nous avons vu sa gloire et son plus grand miracle. Quelle joie de

sentir que ce qu'on aime est plus grand qu'on ne croyait ! quel ravissement de croire en ce qu'on aime ! de croire enfin ! de croire paisiblement ! de croire en s'émerveillant ! quelle joie, que ce soit le miracle qui soit la vérité et non la tristesse de la terre ! Le Messie, c'est celui que nous avons connu, que nous avons touché, que nous avons écouté. Et voilà que le Ciel est ouvert pour nous, les premiers amis. Car, si cette promesse est réalisée, les autres le seront aussi. Et le Royaume et les trônes pour juger la terre. Joie ! joie ! immense joie ! Cette joie des Elus du Jugement Dernier, nous l'avons avant tous ; cette joie des choisis, nous l'avons, car nous sommes aussi sûrs aujourd'hui qu'ils le seront alors.

Et nous, maintenant, pauvres humains venus trop tard sur la terre, lisons le récit des Évangélistes et cherchons les échos de cette joie. Éveillons notre foi au feu de la leur, et disons avec eux : « Christ est ressuscité ! »

Donnez-moi un cœur profond, mon Dieu, un esprit replié sur lui-même et recueilli, simple comme celui des Évangélistes et croyant comme eux. Faites que je mérite la résurrection promise aux gens de bien.

JÉSUS DANS LA MAISON DE CAIPHE

Le tribunal est en pierre : les flambeaux sont fixés aux murs et des serviteurs tiennent encore les lanternes et les flambeaux et les lances. J'ai vu autrefois en Cour d'Assises un malheureux jugé la nuit, au gaz : on ne voyait pas sa figure, mais je vois celle de Jésus martyr. Ses yeux sont baissés, car il sait. Il reconnaît les mots qui sont prononcés et qui doivent l'être : qu'a-t-il besoin de regarder ces faces de soupçon : il les a déjà vues dans l'esprit, il les connaît, il les reconnaît dans sa pensée. Il a les mains liées au dos : il reconnaît les paroles, il attend les syllabes et au moment où l'officier le frappe, il tend la joue et le moment est venu de recevoir le coup. Le coup frappe cette chair qui doit être donnée comme le sang a déjà été donné dans l'agonie. Chaque pensée de haine du plus infime

serviteur, il la sent, la pressent, la ressent et si l'un d'eux avait la moindre pitié, oh ! alors il lèverait les paupières et l'enrichirait d'un grand regard d'amour.

C'est ce regard que nous cherchons de vous, Seigneur ! Ce regard que nous demandons et que nous aurons peut-être un jour. N'ai-je pas vu hier les deux grands yeux noirs de notre Mère Marie à l'ombre d'une cornette de sœur. Oh ! le beau visage pâle et rond et calme ! Donnez-nous votre regard, Seigneur. Ce regard, que vous refusez sans doute au tribunal de Caïphe, car vous le réservez à vos serviteurs. Couvrez ses yeux ! il voit ! il voit tout l'univers et les postérités. Il ne prophétisera pas ceux qui le frappent maintenant, mais il pourrait le faire et tous ceux qui le frapperont à l'avenir, le cher Seigneur, le tendre Seigneur, le jeune homme sublime descendu du ciel ! Celui qui est pétri d'amour et qui donne cet amour sous forme de blessure. C'est cela ! mais un regard qu'il donne à Pierre va faire entrer à jamais l'Eglise dans le Repentir et Pierre dans les larmes.

Pleurons tous sur le Reniement de Pierre, car il est le premier de nos reniements à nous tous, qui ne savons renoncer ni à la fortune ni aux honneurs,

malgré notre foi en Dieu. Pleurons avec Pierre. Trois fois, il a été reconnu : une première par la concierge et deux fois à la lueur du foyer, dans la cour, par des servantes. Le tribunal était sans doute en plein air, à moins que la porte en fût ouverte. Mais oui, tout cela était en plein air, puisque les juifs, ce sabbat, ne pouvaient se souiller dans cette maison de justice, et Pierre subit ce regard de doux reproche. Que je sente votre regard, mon Dieu, mais qu'il ne soit pas ma condamnation.

JÉSUS APAISE LA TEMPÊTE

Un lac comme un golfe ! la baie de Concarneau plus large ! au fond, le port garni de maisons peintes comme on le fait dans le Midi et de barques élégantes et voyantes, parce que les gens du Soleil ont du goût et le goût tel.

Sur une de ces barques, est Notre-Seigneur et sa Lumière. La barque est assez grosse pour porter les douze disciples. Le temps était beau, mais le ciel s'est couvert, les vagues s'agitent, le lac noircit et monte. Les douze sont des marins : ils connaissent la manœuvre ; ils se hâtent de carguer les voiles, les jambes nues sur des bancs qui cachent les paniers de poissons. Cependant, Notre-Seigneur, sur le petit plancher qui est à l'avant, dort. Il dort sur un coussin, pauvre coussin taché d'eau, fait de varech sec et d'une étoffe grossière. Les gens de

grand esprit n'ont pas le sommeil régulier des bourgeois : ils dorment entre deux travaux au hasard. Notre-Seigneur a parlé au peuple et doit parler encore, il profite du voyage pour dormir un peu.

Les amis lui font un doux reproche : « Ne te soucies-tu pas que nous périssions ! » Que d'autres chrétiens, dans les malheurs de la terre, ont répété cette parole ! Et Jésus s'éveille : « Gens de peu de foi ! » Jésus, nous avons la foi, nous voyons que vous pouvez sauver la France dans les périls actuels. J'ai la foi et je sais que vous pouvez calmer la tempête de mes passions. Ainsi soit-il.

JÉSUS CHASSE LES MARCHANDS DU TEMPLE

Quel néant est devant vous, Seigneur ! vous êtes derrière ce bleu du ciel dans votre pure gloire et moi, dans ce borbier de terre, si incapable, si petit, si gonflé d'orgueil, si occupé de divers démons et d'esprits mesquins. Et pourtant, j'ose me mettre devant vous pour méditer.

Vous avez chassé deux fois les marchands du temple. La première fois, c'était après le miracle des noces de Cana. Vous étiez encore inconnu ; comment vous a-t-on laissé faire ? je vois les changeurs occupés à courir après la monnaie tombée sur les dalles : il y a des contestations entre voisins, parce que les pièces ont roulé et sont confondues, et qui ne s'unissent que pour maudire ce jeune homme, en réclamant la police. Et pourtant, on n'ose pas vous battre, vous chasser : est-ce parce que vous en imposez assez à la foule pour qu'elle

vous ménage, même quand vous touchez à ce qu'elle a de plus précieux ?

Vous avez parlé à ceux qui vendent les pigeons pour les offrandes : « Otez cela d'ici ! » Il est probable que les marchands de pigeons sont plus pauvres que les changeurs et vous les ménagez. C'est la charité, mais la charité ne va pas jusqu'à faire cause commune avec l'injustice et vous n'hésitez pas à priver les pauvres de leur gagne-pain, quand celui-ci est mauvais. Voici qui est grave pour moi. La vieille A... a raison quand elle dit que je protège le vice. Hélas ! puis-je me convertir en juge ? Il est dit : « Tu ne jugeras point ! » Et sur quelle base jugerais-je ceux que je dois aider ? Me fierais-je à leur dévotion ? Aucun d'eux ne l'a. Me fierais-je à leur réputation ? mais que vaut la réputation ? Je connais par expérience les passions ; aurais-je le droit de condamner ceux qui souffrent celles dont j'ai souffert ? La vertu se cache ; où est-elle ? Que la pratique du bien est difficile ! Ma concierge boit, elle le montre ; la vieille H... boit et se cache : laquelle est plus coupable ?

La seconde fois que Jésus renversa la table des changeurs : « Vous avez fait du temple une maison de voleurs. » Voilà un mot qui a pesé sur les siè-

cles ; il est la cause que les nations catholiques sont moins commerçantes que les autres et que les gentilshommes croient encore déroger en vendant : tous les commerçants sont des voleurs.

Seigneur, daignez enlever de moi tout amour du lucre, puisque vous n'aimez pas les marchands dans votre temple et que ce temple est partout pour moi.

REMARQUE. Chaque fois que Jésus chasse les marchands du temple, il est à la veille d'un changement total de sa vie. La première fois, c'est avant le baptême, la seconde avant la Passion. Or, les animaux sont tous symboles d'esprits astraux et le temple, l'évangéliste prend soin de le dire, c'est Son Corps. Car il parlait du Temple de Son Corps.

C'est alors que Jésus dit : « Abattez ce temple, je le reconstruirai en trois jours ! » On lui demandait par quelle autorité il enseignait. Il répond en parlant de la puissance miraculeuse qui lui a été donnée. Conséquences : les droits que l'esprit confère sur la matière, droits qu'ont les plus instruits de gouverner le monde. Au fait, le régime gouvernemental que veut Jésus est une monarchie basée sur l'aristocratie de race, puisqu'il a voulu naître dans l'antique maison de David, mais la race régnante doit être la plus instruite, puisque la Suprématie Intel-

lectuelle lui confère le droit de chasser les marchands du Temple. Quand la race régnante cesse d'avoir l'Esprit, ne doit-elle pas être remplacée par celle qui l'a ? Les révolutions ne déplairaient donc pas à Dieu ; la force triomphante, c'est toujours l'Esprit. Mais l'obéissance ?

Tais-toi, Raison impuissante, et adore en silence. Aime et humilie-toi profondément.

Notre Père qui êtes aux Cieux,
Que votre nom soit sanctifié
Que votre Règne arrive,
Que votre volonté soit faite
Sur la terre comme au ciel ;
Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.
Pardonnez-nous nos offenses
Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.
Ne nous induisez pas en tentation
Et délivrez-nous du mal.

Seigneur ! j'ai pardonné, je pardonne, je pardonnerai, c'est moi qui demande pardon. Je demande ici pardon à tous ceux que j'ai offensés. Je leur demande pardon devant Dieu, solennellement, et je prierai pour eux.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Antithèse.

Printemps et cinématographe mêlés	3
Écrit pour le S. A. F.	17
Les concours du conservatoire	22
Les bœufs	25
L'auberge à l'escarmouche	27
Le capitaine du port au crépuscule	28

DEUXIÈME PARTIE

La Révélation.

La Révélation	31
Visitation	33
Entrevue	34
Signification	35
Exhortation	36

TROISIÈME PARTIE

La décadence ou mystique et pécheur.

A un prêtre qui me refuse le baptême	38
--	----

Issue.	41
Dieu nous a abandonnés.	42
Pas encore.	43
Quand j'aurai droit au confessionnal.	45
Le Christ au cinématographe	63
Le Christ à Montparnasse.	69
Souvenir douloureux du 22 septembre 1909.	75
Moïse enfant dans cette poivrière.	76
La messe du visionnaire.	77
La compassion mène à l'intelligence et réciproquement.	79
Commencement de la vie du remords	81
Ignorance.	82
L'Eucharistie	84
Le ou les diables : Lesquels ?	86
Péché dans la recherche de la vertu	87
Sept thèmes sur l'étoile du matin	88
Suite du journal	91
Examen de conscience fait sur l'humilité	92
Examen sur la foi.	102
Examen sur l'espérance.	109
Examen sur la charité.	113
La messe du démoniaque.	117
Petit examen de conscience	119
Chrétiens et païens.	122
Ascension.	127

QUATRIÈME PARTIE

La vie dévote.

L'adoration nocturne au Sacré-Cœur de Montmartre.	131
Jugement dernier.	134
L'incarnation.	139

Nativité.	143
Retour du Golgotha.	145
L'agonie.	147
Mise au tombeau.	149
Les noces de Cana.	151
Adoration de la crèche	153
Annonciation.	155
Fuite en Egypte	157
A propos d'une morsure de chien à la main.	158
Visitation	160
Choix d'une vie.	162
Massacre des innocents.	165
Le péché originel.	167
Addition.	169
Crucifixion, tentation.	170
Crainte et respect.	176
Royaume de Jésus-Christ.	180
L'enfant prodigue.	183
Méditation sur ma mort.	186
Jésus marche sur la mer	192
Chemin de la croix.	194
Nativité.	197
La résurrection	200
Jésus dans la maison de Caïphe	202
Jésus apaise la tempête.	205
Jésus chasse les marchands du Temple.	207

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR HÉRISSEY D'ÉVREUX
POUR
LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE
LE 22 NOVEMBRE 1919







PQ
2619
A17D38

Jacob, Max
La défense de Tartufe

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

